

EVARISTE

OU L'ARBRE DE LA LIBERTE

CHAPITRE I : LES PERSONNAGES VISIBLES

CHAPITRE II : A LA GODILLE

CHAPITRE III : LES GLORIEUSES ELLES MEMES

CHAPITRE IV : ESSAI DE PEINTURE INTIMISTE

CHAPITRE V : QUELLES MATHEMATIQUES

CHAPITRE VI : L'AME D'UN REVOLUTIONNAIRE

LES PERSONNAGES VISIBLES

Si Lui et Elle se parlent c'est que, à partir de leur rôle, Il/Elle peut faire que la parole passe.

Si Lui parle depuis le rôle qui lui est assigné: il est celui qui sait, si Elle parle depuis la place qu'elle voudrait la sienne: celle du questionnement global, lucide bien que non "objectif", scientifique et a-scientifique, c'est aussi que chacun renvoie l'autre à son rôle et l'y consigne.

Si Elle rêve, Lui pas, et que son rêve la ramène inlassablement à toutes les blessures, c'est qu'Elle ne connaît d'histoire que la sienne et qu'Elle ne peut trancher sinon par référence.

Si Elle, lui pas, est tentée par l'action, c'est que son corps suit spontanément le mouvement de sa pensée, et que chez Elle, les deux ne font qu'un.

Elle, c'est la provocatrice, Lilith, la noire, la presque femme, les mots de la révolution, le présent, la sorcière.

Lui, c'est l'histoire, le savant, les sciences exactes, la morale, Phoebus, l'homme encore, le dernier.

LA SCENE SE PASSE A PARIS.

A LA GODILLE

Nous ne pouvons commencer ainsi... Je me refuse à m'engager sans méthode. Ce n'est qu'avec un programme précis, une méthode de travail préalablement exposée, que nous pourrions procéder ensemble à cette étude où vous me conviez, et où, comme je l'ai dit je crois à maintes reprises, je n'ai qu'un intérêt relatif, possédant désormais assez bien la question pour ne pas espérer en apprendre, mais à laquelle je me soumetts volontiers, pour le plaisir de converser avec vous durant le temps nécessaire en cet été tirant sur l'automne, alors que le soleil se fait rare et que tant d'autres plaisirs nous sont refusés. Mais ce qu'il y a d'esprit scientifique en moi se rebelle à l'idée de partir ainsi à la godille, d'une idée à l'autre. Le passé étant le passé, ce qui n'est pas le moindre de ses avantages, il permet une approche sérieuse et méthodique que le présent...

- C'était le 30 mai 1832, je crois...

- C'est cela. Un paysan l'a découvert. Cet homme empruntait comme chaque semaine un raccourci pour se rendre chez son métayer. Il était pressé peut-être. Le temps était clair. Et là sous le soleil pâle tout près de l'étang, il aperçut le corps inanimé. Il y avait du sang sur les feuilles. L'homme se pressa vers la maison la plus proche. La police vint chercher le corps exangue pour le transporter à l'hôpital. La blessure était mauvaise. La balle avait pénétré profondément le poumon gauche. Il mourût le lendemain matin vers dix heures. A-t-il repris conscience? Sa famille était-elle à son chevet? Avait-on pu prévenir Marie-Antoinette à Bourg-l'Egalité?

- Il avait vingt ans. Il s'appelait Evariste. Son-frère était là je crois.

Mais c'était il n'y a pas si longtemps dans le bois de Chambord. De petits arbres fluets dépouillés de leurs feuilles et les feuilles sont là sur le sol. Robert avance assez loin des bâtiments, afin de ne pas déranger trop vite ou de ne pas être dérangé. Il a un fusil de chasse à la main. Il tire, mais il ne tue personne d'autre que lui même.

- Je crois avoir assez bien rendu le fait. Il a été abandonné sur place par son adversaire ainsi que par les témoins.

- On peut se demander quelle résolution habite un jeune homme qui, en quelques secondes, se convertit en assassin. Obéissait-il aux ordres?

- Ou à la peur, celle des représailles par exemple. Les duels étaient interdits. Leurs lois qui répondaient au code de l'honneur et non pas, évidemment, au code civil, étaient néanmoins très précises...

- Peut-être était-il déterminé à tuer, voyez-vous? Non pas blesser simplement pour que l'honneur soit sauf. Non pas gagner simplement ce duel. Plutôt éliminer l'adversaire à tout jamais. Car Evariste n'était pas expert en armes à feu. On peut supposer qu'il en savait les rudiments toutefois puisqu'il avait suivi comme son adversaire l'entraînement de la Garde Nationale.

Et lui? Que savait-il des armes? Mais faut-il être expert, hélas, pour se faire éclater la tête? Était-il si déterminé? Ou peut-être n'avait-il rien décidé vraiment, et que le moment de la décision aura été le plus pénible... Et au bout il y aurait eu tout de même ce coup de feu.

- Il y avait cette histoire de femme entre eux.

"Je meurs victime d'une infâme coquette. C'est dans un misérable cancan que s'éteint ma vie".

- Ce serait donc une histoire d'amour...

- Dans les marges du Discours Préliminaire accompagnant un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences en septembre 1830, on trouve plusieurs fois tracé un prénom féminin: Stéphanie. Puis des initiales entrelacées: E.S. et encore des signes qui pourraient être: Stéphanie superbe, Galois superbe...

- Mais alors...

- Il a été provoqué. Et cela, par "deux patriotes". Peu nombreux sont ceux qui à l'époque ont accepté la version du duel d'honneur, je dois le dire. On a parlé plutôt de traquenard. Son frère même qui reçut ses dernières paroles a parlé de complot.

- Evariste est mort de la main d'un patriote, d'un républicain?

- Patriote et républicain, Duchâtelet l'était sans doute. N'avaient-ils pas été arrêtés ensemble Galois et lui un an auparavant, le 14 juillet 1831, sur le Pont- Neuf? Ils allaient manifester à la Bastille sur l'appel de la Société des Amis du Peuple à laquelle tous deux appartenaient. Voici comment les choses se sont passées: les patriotes voulaient célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille. Et ce faisant, rallier tous les adversaires au régime. Ils voulaient aussi probablement se compter, un an après les Trois Glorieuses et la répression qui suivit. Il s'agissait donc, ce jour là, de partir en cortège et de planter, place de la Bastille, l'"Arbre de la Liberté".

- Mais la manifestation fut interdite...

Il y avait des hommes, des femmes et des enfants ce jour-là, écrasés contre les grilles du métro. Des ouvriers. Etaient-ils à la tête du cortège, c'est à dire "l'avaient-ils bien cherché?", des meneurs en somme, ou bien cela les a-t-il pris par surprise? Ont-ils pensé un instant avoir trouvé un bon refuge vers le métro? Et les policiers, pensaient-ils que c'était leur travail après tout, qu'il fallait sévir cette fois pour l'exemple et tandis qu'ils frappaient à coups de crosses et de matraques et que criaient les hommes, les femmes et les enfants, pensaient-ils simplement que peu importaient ces femmes, ces hommes et ces enfants qui mourraient sous leurs coups car ce qui importait plus que tout, c'était l'ordre dans la Nation? Nous n'étions pas loin des grilles, ce jour là, Robert et moi. Je tremblais de peur, saisie par la violence et le fascisme ambiant, et Robert se moquait doucement. ... Ils n'arrivèrent même pas place de la Bastille.

- Sur la place, la maquette en bois et plâtre aux dimensions d'un gros éléphant de bronze qui ne fut jamais achevé n'en finit pas de se désagréger sous la pluie. Les Républicains considéraient avec quelques raisons avoir des droits sur la place. Ils voulurent donc y planter un jeune ormeau, symbole de la liberté.

- Mais qui sont ces Républicains?

- De petits groupes de comploteurs composés essentiellement de bourgeois et de fils de bourgeois, d'étudiants, d'intellectuels. Des révolutionnaires en fait. Pas assez forts pour prendre le pouvoir, suffisamment forts pour déranger le régime. Les ouvriers n'y sont pas. La société la plus importante, celle des Amis du Peuple, vient d'être dissoute. Depuis le 11 juillet on traque les chefs républicains dans Paris. Ils n'ont pas dormi chez eux ces nuits-là. Certains ont été arrêtés. La police est passée au domicile de Galois et ne l'a pas trouvé. Le 14 juillet, c'est à la tête d'un cortège de six cents manifestants qu'il sera pris. Il porte l'uniforme de la Garde Nationale, dissoute elle aussi. Sous l'uniforme, il a un couteau.

- Pour la deuxième fois. N'avait-il pas un couteau en main, oh! un simple couteau de cuisine à manche de bois, un de ces modèles courants que l'on avait commencé à fabriquer deux années plus tôt et qui ne se vendaient pas trop bien au prix de quatorze francs, le couteau que les médecins français emportèrent pour soigner les soldats polonais blessés par les Russes, un couteau qu'Evariste avait acheté la veille et qu'il tint la lame vers le sol, lors du Banquet de la Société des Amis du Peuple au restaurant "Vendanges de Bourgogne", en criant: "A Louis Philippe, s'il trahit".

- On a contesté ce point, la plupart des convives devant déclarer n'avoir pas entendu "s'il trahit" mais seulement "A Louis Philippe!", ce qui, en ôtant la condition qui semble accompagner la menace, aggrave considérablement celle-ci. D'autres témoignèrent qu'il n'y avait eu aucun geste spécial ni déclaration offensante pour le roi, ni couteau non plus.

- Mais Evariste lui-même, que dit-il à Auguste Chevalier son ami? "Je suis sous les verroux! C'est moi qui ait fait le geste... Mais ne m'adresse pas de morale car les fumées du vin m'avaient ôté la raison..."

- Faite confiance à son honnêteté qui, liée à une sorte d'instinct, le poussa toujours à vouloir plutôt aggraver ses fautes qu'à tenter de s'en disculper.

"Pourriture de justice" vient de crier notre camarade dans la salle d'audience. Il aura trois mois pour cela.

Car un révolutionnaire, un républicain si vous voulez, est toujours en défaut devant la loi de la société qu'il veut renverser. Dans ses actes les plus insignifiants, dans ses pensées les plus profondes.

En ce temps là, nous vivions les choses de l'ordre du possible mais notre coeur désirait la révolution! Pas de compromis! On aurait cherché parfois la voie moyenne, le dialogue qui aurait aplani les difficultés, reconcilié les frères, mais la discussion aurait été liquidatrice! La conciliation -la bienveillance- petite bourgeoise! Car le désiré n'était pas de cet ordre, pas de l'ordre de la raison. De l'ordre de l'Utopie peut-être, ou du Paradis...

Il est parfois bon de porter sur soi les marques du délit.

- C'est pour cela, le port de l'uniforme et le port du couteau, qu'il sera écroué le 14 juillet 1831 au soir, avec cet ami...

... Robert, mon jumeau. Je te suivis dans ces réunions clandestines, où il s'agissait de noyautage, d'entrisme. Et aussi de la formation des cadres de la futur avant-garde de masse... Quand j'ai pensé que les choses étaient terminées, je suis partie te laissant dans un Paris immobile et désert.

... qui le tuera un an plus tard. Lorsqu'enfin, le 23 octobre, il comparaitra pour ces délits mineurs, ce sera en correctionnelle, afin d'éviter le procès politique, et qu'il soit sûrement condamné à la peine la plus lourde, soit neuf mois de prison pour lui, et trois seulement pour Duchâtelet, son camarade, qui sera aussitôt relâché, puisque plus de trois mois se sont déjà écoulés depuis son arrestation. Voilà l'histoire.

- Un pacte aurait-il pu être noué à ce moment entre la police de Louis-Philippe et le nommé Duchâtelet, compagnon du jeune Galois, arrêté le même jour mais relâché après trois mois et neuf jours de préventive? N'aurait-on pu influencer ce jeune homme dans ses convictions, dont on ne sait si elles étaient profondes et lui demander, en échange d'une liberté immédiate, de garder le contact avec la police, de surveiller son compagnon et de prévenir celle-ci en temps voulu de ses agissements? Car Evariste n'était plus un inconnu. Les journaux avaient parlé de lui à plusieurs reprises lors de son renvoi de l'Ecole Normale Supérieure, lors du toast porté à Louis-Philippe "s'il trahit". Il alliait déjà le génie le plus pur à la passion révolutionnaire.

- Raisonement spécieux auquel je me refuse pour ma part. Je vois mal la police de l'époque s'occuper d'un si jeune homme, si génial et turbulent fut-il. Certes, les espions étaient partout, invention récente, des mouchards nourrissant ainsi misérablement leur famille. Mais quoi, n'y avait-il rien de plus important, en ces temps d'émeutes presque quotidiennes, que de surveiller un enfant? Méfions-nous de ces interprétations abusives, qui n'ont leur origine que dans les inquiétudes que nous formulons, avec quelque raison je l'avoue, sur notre propre société, notre époque. Mais encore une fois, qui était Evariste? Était-il de taille...?

-... Une figure intolérable! La combinaison inadmissible et tellement subversive du génie et de l'engagement passionné. Peut-être faudrait-il parler déjà des mathématiques... "Le coeur chez moi s'est rebellé contre la tête!" Et aussi les faits: il a vingt ans, et vient de passer onze mois en prison; il en sort le 16 mars; et c'est le 30 mai que l'on découvre son corps abandonné. Un duel sur un prétexte aussi mince: une liaison, peut-être même pas. Il est cité par ceux-là même qu'il ne peut repousser, par deux patriotes. A la veille de sa mort, il les croit "de bonne foi".

Et dans ce bois, où étaient les témoins? Qui découvrit le corps de Robert? Qui le vit en dernier et aurait pu retarder l'échéance, le détourner un instant ou à jamais de sa résolution? Où étaient les gardiens, les docteurs, les amis? Quelqu'un lui aurait donc prêté une arme? Ou indiqué où l'on pouvait en trouver? Ou peut-être est-il allé seul la chercher dans ce réduit, cette soupente, une

cahute dans le parc, sous les arbres, un endroit un peu éloigné afin que les malades ne s'y rendent pas souvent. Ces armes-là servaient, semble-t-il, à la chasse. Ou peut-être pour la révolution? Les mêmes questions reviennent. La plaie ne cicatrise jamais. La chose est là, vivante, aussi vivante qu'il y a un siècle et demi, ou vingt ans.

Et qu'importe l'enquête? Arrêtons là si vous voulez! Puisque je sais, moi, qu'il a été assassiné!

- Pour en rester aux faits nous dirons que oui, c'est bien le jeune Duchâtelet qui fût son adversaire en duel, le même qui avait été arrêté avec Galois le 14 juillet et comparu avec lui le 23 octobre devant le Tribunal Correctionnel pour être aussitôt relâché. Il faut ajouter aussi, et cela pourrait corroborer vos impressions que lorsque Galois quitte Sainte-Pélagie le 16 mars pour raison de santé -la justice étant soudain devenue clémente à son égard- c'est dans une maison de repos contrôlée par la police qu'il est conduit. C'est la maison de la rue de l'Oursine, dont le propriétaire, un certain Fautrier est un indicateur stipendié chargé de surveiller ses clients. Or non seulement Galois y demeura jusqu'à la fin de sa peine, le 29 avril, mais près d'un mois de plus. C'est là, dans cette maison de santé toute spéciale, que Galois rencontrera l'"infâme coquette", vrai ou faux prétexte du duel. Duchâtelet est allé revoir son ami dans cette maison, il y est venu avec une femme. Duchâtelet-Fautrier ont-ils été complice d'un assassinat? Ou bien ce drame fut-il, comme souvent, le fait du hasard, de l'imprévoyance, ou du peu de soin que Galois avait de lui-même? Galois enfin, souhaitait-il vivre?

- Rien n'est dit de ses dernières semaines, celles qui suivirent sa libération. Rien, sinon la lettre à Auguste Chevalier.

Que sais-je des dernières semaines de Robert, des dernières personnes rencontrées, des derniers amours déçus? Que sais-je des amis d'alors, ceux qui étaient restés à Paris en ces temps de reflux politique, d'intense démobilisation? Ceux qui comme nous avaient aidé avec enthousiasme à l'indépendance de pays colonisés. Ceux qui par la suite avaient refusé la facilité de l'exil, ou l'exutoire de la poursuite du même combat sous d'autres cieux. Que le quotidien est difficile alors, quand tout paraît futile, tout projet personnel dérisoire et la vie dépourvue de sens...

- En revanche, on possède quelques témoignages sur son séjour à Sainte-Pélagie. Celui de Gérard de Nerval, arrêté lors d'une rafle dans les rues de Paris, celui de Raspail, qui y avait une chambre particulière. Evariste buvait beaucoup...

- Il faut dire ce qu'étaient ces prisons: malade, on en sortait tous les soirs...

- Oui, les notables. Les autres, vous savez... Les prisonniers républicains y donnaient le spectacle.

- Ces spectacles, chaque soir, étaient des sortes de saynettes. Ils mimaient la révolution de 89, ou de 1830. Ainsi:

SAYNETTE

La Fayette à l'Hôtel de Ville, plume blanche, cocarde tricolore sur uniforme: Calmons-nous, Messieurs. Monsieur le Duc arrive.

Il a traversé Paris pour nous saluer... Pour saluer ici même la Révolution. Hurrah!

Non, attends, c'est pas maintenant que tu entres, tu viens plus tard, après la 3ème, et puis c'est pas la Révolution...

PANCARTE : 27 JUILLET. GLORIEUSE I

- Où est le Roi?
- Le Roi? Ben à Saint-Cloud, y prend le soleil, mais au frais.
- Ça lui portera malheur.
- Défendons la barricade, camarades...
- Des pavés, encore des pavés.
- V'la le petit général qui vient nous aider.

Le polytechnicien en uniforme: Compagnons, il faut renforcer le haut de la rue. Personne ne doit passer. Marmont a envoyé des troupes vers le Palais-Royal. Les hommes n'ont pas envie de se battre. Ils ont faim, ils n'ont rien mangé depuis hier. Ils manquent de balles. On les aura!

- Hurrah!

Le polytechnicien en uniforme: Vous mon brave, prenez avec vous une dizaine de braves comme vous et remontez la rue. C'est là-bas qu'il faut être.

- Ça c'est parlé! Ouais, on y va, hurrah!

PANCARTE : 28 JUILLET. GLORIEUSE II

- Les gardes nationaux sont avec nous. Ils ont apporté leurs armes!
- Hurrah!
- V'la les soldats attention. Y vont tirer, ces bêtes. Sont des Suisses.
- Attention, en garde!
- Où est le petit général? On ne le voit plus...
- Tirez, camarades, tirez donc! Ils ne passeront pas!
- Bonnes gens, aidez-nous depuis vos fenêtres, vous pouvez leur faire sacrément mal!
- Ils se replient, c'est gagné! Ils partent!
- Ah, mon père, mon pauvre père...
- Adieu, mon fils, cette fois nous avons vaincu. Vive la République! Tu la verras, toi!
- Vive la République!

PANCARTE : 29 JUILLET - GLORIEUSE III

Le polytechnicien en uniforme: Marmont a quitté Paris. Gardez la barricade, camarades, pas de relâchement! Gardez-la toute la nuit!

- Oui, cette nuit on dansera dessus...

PANCARTE : 30 JUILLET

La Fayette en uniforme, avec sa cocarde tricolore: Calmons-nous Messieurs, Monsieur le Duc arrive. Il a traversé Paris à cheval pour venir vous saluer, saluer ici la République!

- Qu'est-ce que ce placard sur le mur? On l'y a mis cette nuit.

- Voyons voir. C'est signé Thiers, qui c'est celui-là?

- Il est dans les journaux.

- "La République... nous exposerait... à d'affreuses divisions... elle nous brouillera avec l'Europe". Non, mais lisez donc, camarades. C'est comme si j'avais la berlue. "Le Duc d'Orléans est un prince dévoué à la cause... de la Révolution... ne s'est jamais battu contre nous... était à Jemmapes...un roi citoyen..."

- A bas le roi! Vive la République!

- "C'est du peuple français qu'il tiendra sa couronne..."

- Le peuple français n'en a rien à faire du roi citoyen..."

- Tiens, en v'la une couronne, et une belle.

PANCARTE : 31 JUILLET

- Que se passe-t-il aujourd'hui?

- Oui, on n'entend plus rien. Que font nos députés?

- Pourquoi qu'y sont pas avec nous? On ne sait plus rien, soudain...

- Où est le petit général?

- Les députés, y sont plus là.

- Le banquier, y s'est cassé la patte, alors il est là où il veut bien être.

- Les députés, y sont partis de Paris. Ceux qui restent, y sont tous d'accord.

- Camarades, y vient de lui donner l'accolade!

- A qui?

- Au Duc!

- Mais qui ça?
- La Fayette...
- La Fayette... C'est lui qui a fait le coup!
- Et la République alors?
- La République, c'est pas encore pour cette fois! La République, on peut aussi bien l'enterrer. Tiens, on peut la mettre là, dans le cercueil, avec mon père.
- Venez et pleurez, camarades, c'est la République qu'on enterre!

LES GLORIEUSES ELLES-MEMES

J'ai laissé que nous prenions nos aises avec la rigueur chronologique du récit. Et puis, il n'était pas mauvais d'aborder d'emblée le problème de la mort du jeune homme, ne serait-ce que pour éviter de tomber dans un crescendo dramatique de mauvais goût. Une fois désamorcée la charge affective enveloppant cet assassinat, ce suicide, ce duel enfin, nous devrions être à même de laisser se dérouler notre propos avec plus de froideur, de détachement. Ainsi, je vous propose à présent d'aborder - et vous verrez que ma méthode n'est pas des plus orthodoxes - le coeur même de cette affaire, c'est à dire les Journées de Juillet, puisqu'elles ont été sans doute d'une importance extrême pour la formation politique de notre jeune homme et pour son engagement.

J'oserais dire, sans vouloir tomber dans la psychologie, que l'impact de ces Journées a été renforcé du fait même qu'il fut impossible à Evariste de les vivre: ne fut-il pas, vous l'avez dit vous-même, consigné? Cet enfermement du corps a pu exacerber une chaude imagination, le désir de dévouement, de justice, d'action. Quant aux journées, nous les aborderons simplement: causes, faits, conséquences....

- Les étudiants libéraux se réunissaient volontiers autour du National où Adolphe Thiers propose déjà, mais à mots couverts, la solution orléaniste. Cette fois, lorsque fût connue l'ordonnance du 25 juillet suspendant la liberté de la presse et rétablissant la censure préalable, les ouvriers typographes, les journalistes, les étudiants envahirent les locaux du journal. Il fallait agir et vite. Plusieurs actions sont envisagées : refuser l'impôt, prendre la rue... Quarante quatre journalistes décident de rédiger une pétition. Contre les Ordonnances, contre le gouvernement qui a perdu "ce caractère de légalité qui commande l'obéissance..." écrivent Thiers, ainsi que les principaux rédacteurs du National, du Constitutionnel, du Courrier Français. Un arrêt du préfet de police interdit la sortie des journaux. Le président du tribunal de première instance -je me permets de souligner la chose- casse l'arrêt et autorise la parution. Le commissaire de police tente alors de faire briser les presses...

SAYNETTE

Le commissaire Déroste: Mon brave, faite votre travail! Ouvrez-moi cette serrure. Vous avez les instruments, que diable! Au nom de la loi, procédez donc, qu'attendez-vous?

- Eh! les gars, y se passent des choses rue de Richelieu, y a le commissaire. Allons y voir.

- Monsieur le commissaire, sauf votre respect, cette serrure résiste comme une diablesse!

Le commissaire Déroste: Comment cela, résiste, c'est bien votre métier, non? les serrures...

- Ma foi oui, mais je ne peux tout de même pas la violenter! Or, elle résiste! Pour résister, elle résiste!

- C'est à l'imprimerie qu'il est le commissaire. Il voudrait peut-être entrer...

Le commissaire Déroste: Vous voyez bien qu'il y a attroupement! Qu'attendez-vous à la fin? Au nom de la loi, je vous intime l'ordre de briser cette serrure, et de permettre le passage de la loi...

- Ben, c'est que je n'ai justement pas ce qu'il me faut là, j'ai bien ma vrille et mon passe mais y me manque mon ouistiti, vous savez bien, pour pouvoir la fracturer cette serrure. Alors, si vous permettez, j'irai le chercher et puis je préviendrai ma femme, qui doit bien s'inquiéter à l'heure qu'il est. Elle m'a vu sortir, et puis... Et ma femme, elle est bonne, mais quand elle s'inquiète...

Le commissaire Déroste: Vous moquez-vous de moi à la fin? Fichez-moi le camp. Vous là-bas, n'y a-t-il pas un autre serrurier dans les environs.

- Ben, y aurait celui de la rue Saint Honoré, mais il est fermé pour cause de deuil...

- Et l'autre de Saint-Anne, tout au bout, mais il est ben vieux...

Le commissaire Déroste: Allez me chercher le vieux, crénom! il marche encore, non?

- Oui, mais ce sera long, monsieur le commissaire...

- Moi, je suis serrurier de mon état. De quoi s'agit-il?

- Il s'agirait d'ouvrir, en la forçant, la porte de l'imprimerie!

- Ah! Et pourquoi donc? Y aurait-y quelqu'un de malade à l'intérieur?

- Monsieur le commissaire, sauf votre respect, on a trouvé un serrurier, celui de la Préfecture...

Le commissaire Déroste: Qu'il vienne, et vite. Ah! vous voilà! Faites votre travail! Laissez-le donc travailler, vous autres, ne poussez pas! Agents, repoussez donc cette racaille! On aura jamais fini... Ah! Enfin! Vous là, puisque vous avez si bien ouvert cette porte, entrez donc voir un peu les machines et casser ce qu'il faudra pour les mettre hors d'état de marche!

- Ah! çà, monsieur le commissaire, c'est pas que je refuse, croyez bien, mais cela n'est plus de mon travail! A chacun sa spécialité, moi c'est d'ouvrir les serrures, d'autres ce serait de casser les instruments de travail! Mon travail, je l'ai fait, mais casser une machine...

Le commissaire Déroste: Faites, vous dis-je, c'est moi qui vous le commande...

- Monsieur le commissaire, quand on est artisan, on ne casse point les machines...

Le commissaire Déroste: Mon ami, vous entendrez parler de moi...

Cet homme ne cassera finalement qu'une pièce réparable sur l'heure par les typographes. Pendant ce temps, les journalistes envoient une délégation auprès des députés en réunion chez Casimir Périer. Le petit Thiers est parmi eux.

- Il sait que le peuple va bouger... Blanqui se procure une arme à feu... Toutefois... ce n'est pas le sort de la presse qui a pu émouvoir le jeune Evariste, mais bien la condition du peuple de Paris! Il se serait peut être laissé entraîner dans les salles de rédaction soudain converties en foyer de révolution... mais peut-on imaginer un lien entre Evariste et Thiers, qui déjà porte en lui la trahison, pas seulement celle de 1830, mais celle 1848... Quant aux journalistes, Cauchois-Lemaire du Constitutionnel, ou Chatelain du Courrier Français, ne se préoccupent-ils pas essentiellement de leurs libertés?

- Je pensais que nous nous affronterions sur ce point...

- ... de celles qui accompagnent leur profession et font d'eux des personnages écoutés, voire redoutés, usant et parfois abusant de leur pouvoir.

Les voilà bien les intellectuels, dès que la liberté d'expression est menacée! Parle-t-on aussi vite et fort de conditions de travail invalidantes, ou carrément assassines? Du préjudice causé aux enfants des classes laborieuses dès leur naissance?

Après la mort de Robert, j'étais longtemps désorientée. Puis, lorsque l'époque le permit à nouveau et pour rester fidèle à nos idées ainsi qu'à sa mémoire, je m'entourais peu à peu de gens qui auraient sans doute été ses amis, nos amis. Ainsi M'hamed, qui me disait: tu achètes des livres! Avec cet argent que tu gagnes! Et tu les lis devant moi! Tes livres nous séparent! Moi je suis allé à l'école jusqu'à neuf ans et j'ai oublié! Et puis, à quoi ça sert d'apprendre? Moralement, à quoi ça sert? C'est M'hamed qui parlait alors...

Touchez un cheveu de la tête d'un intellectuel..! C'est symbolique, disent-ils, c'est la liberté qu'on assassine! Je persiste à penser qu'Evariste était plus préoccupé du sort du peuple que de la liberté de presse..

- Ce qu'il y a de charmant en vous, c'est que vous êtes tellement anachronique! Le sort du peuple... Enfin, pour en revenir à notre sujet, l'une des Ordonnances stipulait la dissolution de la chambre, ramenant le

nombre des députés à 238, élus désormais par les seuls collèges départementaux, et retrécissant encore la masse électorale en élevant le cens. Réforme d'importance, qu'un démocrate comme lui ne pouvait admettre! En outre, les bévues du régime étaient de taille: Charles X ne venait-il pas d'appeler, pour leur confier des ministères, un Polignac arboré, un La Bourdonnaye, qui en 1815 avait demandé "des fers et des bourreaux" contre les conjurés des Cent-Jours, un Bourmont, ancien Chouant celui-là, passé à l'ennemi avant la bataille? En lisant au roi une Adresse signée de 221 parlementaires, Royer Collard avait averti en quelque sorte des conséquences possibles de tant d'insultes à la Révolution.

- Vous voulez faire d'Evariste un combattant de la démocratie libérale... Mais le peuple mourrait de faim! Des enfants déguenillés courraient les rues de Paris sans que nul ne réponde de leur destin, fils de personne, couchant ça et là, parfois à quinze dans une chambre et volant leur nourriture... Tandis que le modèle bourgeois est déjà à la mode, ce couple triomphant, qui comptabilise les enfants après avoir associé les fortunes! Un modèle d'ordre, qui secrète tout naturellement un pouvoir fort et centralisé. Ce modèle, le nôtre, n'était pas de mise chez les ouvriers à l'époque. Et ce désordre des moeurs ténaille les bourgeois au ventre et leur donne la nausée.

M'hamed partait le matin cueillir des oranges, les grosses pour l'exportation. Il les jetait dans la benne du camion. Les autres, les mauvaises, il les rapportait au gourbi. Il y avait Aicha, Zhora, Zina, Radhia qui l'attendaient, chacune à sa manière, chacune avec ses enfants. Combien, quatorze, quinze déjà? Et qui courent et piaillent. Ils sont mignons quand ils sont petits... Oui, le grand gendarme du monde est contre les naissances. Cela a commencé peut-être alors.

- La restauration, qui fut féroce avec le peuple, a été particulièrement dure envers ceux que vous appelez les bourgeois. L'aristocratie barricade ses portes au nez des parvenus. Partout, à Paris comme en province, elle hausse le ton et ne paye pas ses dettes.

- C'est toute la France qui rêve de liberté! De liberté d'expression, comme vous dites... Vous le savez, il n'y a pas si longtemps, en France toujours, la chose était loin d'être réglée... Nombreux -les meilleurs- étaient ceux qui rêvaient de faire tomber les barrières de classe, avec celles de la communication...

SAYNETTE:

Du côté de la Sorbonne, un soir de mai 68

L'étudiant: Pour répondre à ta question je dirais que, si tu veux, la situation n'était plus possible. Nous dans les facs, on veut bien étudier, mais il faut qu'on nous respecte. Et puis, si tu veux, il y a quelque chose de vachement important qu'il ne faut pas oublier, c'est la répression sous toutes ses formes, depuis le cours magistral, la chaire, tiens! Le pupitre, jusqu'aux examens, et enfin...

L'ouvrier: Oui, on sait, l'interdiction de baiser...

L'étudiant : Si tu veux, oui, ça aussi!

Le professeur : Nous, je veux dire, mes amis et moi, sommes de tout coeur avec vous les étudiants, vous nous avez donné une leçon, mais enfin il ne faut pas charrier! Comment voulez-vous qu'un ministre de l'Education Nationale autorise les garçons à pénétrer librement dans le dortoir des filles? Quant aux examens, on peut retoucher certaines choses, mais le principe... Et puis, votre slogan là, "il est interdit d'interdire", c'est beau comme du Rimbaud, mais ça n'est pas sérieux!

Quelqu'un: Et si on allait prendre un pot? Ça me donne soif, moi, cette discussion sur le dortoir des filles...

L'étudiant: Oui, allons-y

Le professeur: Si vous voulez...

L'ouvrier: Moi je veux bien. Mais c'est vous qui payez, hein? Parce que, question salaire...

L'étudiant: On pourrait aller au restau de la Contrescarpe, mais il ne sert pas à manger! La cuisinière est à la Sorbonne!

- Cette bourgeoisie sait parfaitement ce qu'il lui faut et commence à entrevoir les moyens de l'obtenir. Et si elle a gagné sa liberté lors de la bataille de juillet, c'est qu'elle était de loin la plus préparée pour cela. "Vous avez tort de nous remercier, nous n'avons cédé que parce que nous n'étions pas en force." dit Cavaignac à un libéral.

- En 1829, pour atteindre ses propres objectifs la bourgeoisie a besoin de tous et en particulier des plus combatifs, de ceux qui sont prêts à mourir pour la liberté. Mais est-ce au nom de la liberté de tous que l'on s'oppose au rétablissement -souhaité par Charles X- du droit d'aînesse, origine de la propriété foncière? Est-ce au nom de la liberté de tous que l'on s'insurge alors contre les atteintes à la liberté de presse? Cette liberté proposée à ce moment là, n'est essentielle qu'à la classe montante. Celle-ci a déjà le pouvoir de fait. Elle veut l'avoir de droit. Pour cela, en 1829, elle fourbit ses armes et séduit ses troupes de choc -le peuple républicain et bonapartiste- en faisant miroiter un objectif, commun à tous, dont nous savons bien qu'il n'existe pas!

- Il en est ainsi en effet pour la période qui nous occupe.

- Il en est ainsi toujours!

- Il y a quelque chose de manichéen dans votre façon de vous exprimer ma chère amie, de parler de cette classe, la nôtre au demeurant...

Oui, le manichéisme...

SAYNETTE

On boit, on discute avec animation du maniement de la lance. Soudain, dans la pièce voisine, des sanglots étouffés. Les pleurs et les gémissements agacent Lu Da. Il appelle le garçon.

Lu Da: Qui pleurniche à côté et trouble notre repas?

Le garçon: Deux chanteurs de rue, père et fille. Ils ont été victime d'une injustice.

Lu Da: Va les chercher!

Lu Da: Petite, quel âge as-tu?

La jeune fille: Dix huit ans.

Lu Da: Pourquoi ces pleurs?

La jeune fille: Je m'appelle Lotus Bleu. Nous avons fuit la capitale de l'Est parce que mon père devait y recevoir cent coups de batons pour ne pas avoir pu payer ses impôts. La fatigue du voyage a tué ma mère. Elle est morte dans une auberge. Nous l'avons enterrée à la hâte en dépensant le peu d'argent qui nous restait pour vivre. Il a fallu vendre jusqu'à nos vêtements. Pour mon malheur, le riche Zheng m'a remarqué. Il a chargé une entremetteuse de me demander en mariage, mais c'était un marché de dupes. Grâce à un faux contrat de trois milles ligatures, il est parvenu à m'amener chez lui. L'épouse principale de Zheng me battait et m'insultait. Au bout de deux mois elle m'a chassé.

Lu Da: Et alors?

Lotus Bleu: Je suis allée retrouver mon vieux père. Chaque jour nous gagnions de quoi manger en chantant dans les cabarets. Je commençais à oublier mes malheurs...

Lu Da: Voilà une bonne nouvelle!

Lotus Bleu:... quand soudain, Zheng a reparu. Plutôt mourir que de retourner chez lui! Alors, il a produit le faux contrat et réclaté le prix qu'il prétend m'avoir payée.

Lu Da: Le brigand!

Lotus Bleu: Tout le monde sait que nous n'avions pas touché un sou de Zheng mais personne n'a osé dire un mot en notre faveur tant chacun redoute sa férocité. Pour rembourser l'argent, il a fallu rogner sur les revenus journaliers et ne garder que le minimum. Or, ces derniers jours, les amateurs de musique se font rares. La date fatidique est arrivée. Zheng va venir réclamer l'argent. Il nous insultera et nous n'avons aucun moyen de défense. Voilà pourquoi nous nous lamentons.

Lu Da est indigné. Il veut sur le champ venger le père et la fille.

Lu Da: Où loge ce Zheng?

Lotus Bleu: C'est le riche boucher, celui dont le magasin est situé auprès du pont.

Lu Da: Ah! Ces gens qui se plaisent à outrager, comment se retenir de les tuer!

Il sort de l'argent de sa ceinture.

Lu Da: Que ceci vous permette de rentrer chez vous.

Le vieux et la fille se confondent en remerciements.

- Oui, le bien et le mal. Oui, le manichéisme...

Au moment où le principe mauvais assaille le domaine du Bien lumineux, le père des Grandeurs, Mani, dont la bonté lui interdit d'user de sa force pour se défendre, émane une Mère de vie, qui émane un Homme primordial, lequel se barde des Cinq Emanations, qui équivalent aux cinq éléments. Il en appellera aux Père des Grandeurs dont les messagers sauveurs, aux noms les plus étranges, réussiront à

dégager l'Homme primordial et aussi peut-être, les cinq éléments. Enfin, c'est la matière Mal qui groupera les parcelles lumineuses du Bien, les filtrera afin de les extraire, comme le métal de sa gangue. Car le rôle de la Matière Mal n'est pas seulement de diviser et disperser les parcelles lumineuses, mais aussi d'estomper et d'éteindre la conscience qu'elles ont de leur exil...
Car il est illusoire de prétendre le bien en s'accommodant du mal.

- Nous n'allons pas reprendre l'éternel débat sur la fin et les moyens. Voyez autour de vous, la droite, la gauche, ce qu'il nous en reste, les démocraties, les dictatures...

- ... Ces mots seraient-ils à jamais privés de sens?

Oui le manichéisme, plus que jamais, contre le travestissement des faits, le déguisement de la réalité, la transmutation du passé, la révision de l'histoire, l'altération des données, la perversion de l'intelligence. Oui, le manichéisme, plus que jamais, parce que les maîtres commandent, les véritables lois sont occultées, la famine jouxte l'opulence, que s'accroît l'écart entre la planète des riches et celle des pauvres, que les pauvres sont de plus en plus pauvres et les riches de plus en plus riches. Oui, le manichéisme parce que j'appelle un chat un chat et Fernand un fripon.

...Cette bourgeoisie ne peut prétendre faire le bien de façon altruiste en ne pensant qu'à ses intérêts.

- Peut-être ne pense-t-elle pas uniquement à ses intérêts. Elle croit aussi faire le bien de tous.

- Evariste avait cette inaptitude au compromis... cet humanisme total qui fait que l'individu s'efface...

Robert admirait les êtres sans concessions. Il s'entourait d'exigences, vivait l'inanité du compromis. Ses jugements, sévères, m'effrayaient souvent, tout en me rassurant, et il était difficile de lui répondre. Au nom de quoi aurais-je pu dire à Robert qu'il n'avait pas raison? (Mais avait-il déjà en lui cette petite cellule mauvaise, qui prolifère parfois par multiplication ultra rapide, jusqu'à noircir tout le dedans. Je veux dire, ce désir de mort, peut-être en lui depuis longtemps...)

Comment imaginer ces journées vécues depuis le dedans d'une école dont on a fermé les portes? Evariste terminait sa première année à l'Ecole Normale Supérieure. Toutes les grandes écoles ouvrent leurs portes et permettent aux élèves de participer aux événements décisifs que nous voyons se dessiner, -nous venons d'entendre quel rôle déterminant fut joué par les étudiants de l'Ecole Polytechnique, ces "petits généraux", comme aimait les appeler le peuple de la rue- mais Monsieur Guignault, directeur de l'Ecole, ferme son établissement et consigne ses élèves dès le 27 juillet. Le jeune Galois voulut "faire le mur" dans la nuit du 28 au 29, afin de se joindre aux émeutiers.

- Faire ce qu'exige le corps. Etre présent avec le corps.

Tu es passé me prendre vers 13 heures. Nous devions aller ensemble à cette manifestation, et nous sommes partis en voiture cette fois, dans ma vieille 2CV, contrairement à l'habitude. Est-ce ce qui nous a empêché d'arriver tout près, d'être au coeur même, pressés peut-être plus tard contre ces grilles de métro, à la station Charonne?

J'avais peur, une peur qui me faisait claquer des dents et qui m'emplissait d'une honte que j'essayais de te cacher, -comme durant les nuits de terreur, tandis que les avions passaient au-dessus de nos têtes et lâchaient leurs bombes on ne savait où. Dans la cave, ma mère disait: "sois un exemple" mais moi je claquais des dents- et je cherchais des yeux la sortie, la ruelle non encore investie par les CRS, ou bouchée par la foule angoissée qui sentait confusément que cette fois n'était pas comme les autres, ou bien l'encogiture de porte, la porte ouverte, le café, mais quel café? Peur quand il faut courir sans tomber, peur d'être rattrapés par ces robots casqués et armés de matraques, roulés par terre, traînés par les cheveux, jetés dans un car, battus encore, et puis, on reçoit enfin le coup de matraque sur l'épaule, la tête, qui surprend par sa violence, sa force, mais qui justifie la peur une fois pour toutes. Toi, tu t'es d'abord inquiété puis tu t'es un peu moqué de moi. Ce coup de matraque, tu l'appelas ma seconde naissance.

- Faut-il empêcher les jeunes de faire l'expérience physique de la protestation de masse, de souder leurs corps aux corps en révolte, à leur risque et péril?

- On a beaucoup dit de Monsieur Guignault, le directeur de l'Ecole Normale, un médiocre peut-être. C'était en fait un libéral, vous connaissez? Soucieux d'ordre, de discipline, d'efficacité, avec en sus, pourrait-on dire, une conscience professionnelle exacerbée. Car, les libéraux étaient dans la rue ces jours-là. Mais était-ce une raison suffisante pour envoyer des enfants sur les barricades?

-Oui, les protéger...

Plutôt craignait-il que ces jeunes n'aillent grossir les rangs des révolutionnaires de l'époque. Cette honnêteté profonde de la jeunesse, allergique aux jeux faussés, aux cartes bizeautées, encline à épouser des causes qui n'ont que peu à voir avec l'intérêt. Ces jeunes se seraient retrouvés peut-être au côtés du peuple de Paris, cette populace débraillée.

- Que dites-vous?

- Notre Guignault était bien en avance sur son temps. Mais, alors qu'il tentait par ses justifications - n'oublions pas qu'il rallia le régime dès que celui-ci fut en place- à confondre l'esprit de ses élèves, il n'eut que peu de succès auprès d'Evariste. Pour lui, tout était clair désormais: il avait dix-huit ans, et il serait du côté du peuple. Il dessina son premier geste politique: franchir le mur d'enceinte de l'école, la nuit, pour rejoindre les émeutiers...

Je m'échappais dans la nuit noire et chaude. Je sortais de ma chambre, pieds nus sur le carrelage. Dehors, cachée par les miopaurum de la haie, une voiture m'attendait, phares éteints. Robert conduisait. Nous étions quatre ou cinq dans la peugeot grise qui filait sans bruit jusqu'au bout de la rue. Là, loin de chez moi, c'était une explosion de rires et de chants. "O partigiano, portami via che mi sento di morir. E si io muoio, da partigiano, tu mi devi seppellir..." Des heures durant, nous roulions au bord de la mer et chantions, à nous époumoner et en pleurant parfois d'émotion, "Bella Ciao", "La jeune Garde" et aussi "Le déserteur"... Certains soirs, du même élan, nous nous rendions à un rendez-vous avec des militants nationalistes tunisiens, étudiants ou syndicalistes, qui combattaient la France pour l'indépendance de leur pays.

- "Evariste est du côté du peuple". Si vous le permettez, nous n'examinerons pas cette proposition telle que vous venez de l'énoncer. A ce point de nos investigations, il serait peu sérieux de tenter d'en élucider le bien -ou le mal- fondé. Après tant de digressions, dans lesquelles vous m'entraînez contre ma volonté, j'aimerais que nous revenions ensemble à notre propos initial, c'est-à-dire qu'après avoir donné une idée - bien superficielle, il est vrai- des causes des trois journées dites les Trois Glorieuses, nous en arrivions tout bonnement aux faits, tels qu'ils ont été vécus. Bref, le 27 juillet...

L'Histoire elle-même :

Des bandes d'ouvriers débauchés la veille déambulent dans les rues de Paris, dans les jardins, la tête couverte de chapeaux de papier pour se protéger du soleil et crient "Vive la Charte!" Dans les rues, la foule grossit, tandis qu'y descendent aussi des bourgeois en redingote, transpirant fort et discutant haut.

Et la foule, justement, empêche sans violence aucune mais en montrant déjà sa détermination, un commissaire de police d'accéder au National pour en briser les presses. Lorsqu'il y sera enfin, elle rudoiera le serrurier appelé pour effectuer la besogne. Même chose devant le Temps, où l'homme ne cassera pas la presse et se retirera sous les acclamations.

Puis, des prises de parole se font au Palais-Royal et les soldats, les gendarmes, les Suisses n'osent plus demander aux masses de se disperser. Des gens sont sur les toits et d'autres sur les réverbères. Et des bouffées d'impatience commencent à agiter ce monde: des mouchards sont jetés dans les bassins, les boutiques baissent leurs rideaux.

Les boulevards sont foulés par des bandes d'ouvriers dépenaillés, mais c'est toujours au Palais-Royal que les gens se regroupent. On veut fermer les galeries. Alors, une vingtaine d'hommes ramassent des pierres dans un chantier et les tirent sur les gendarmes. La Garde Royale intervient et pressent ces hommes qui continuent de jeter des pierres.

Alors les étudiants sont pourchassés par la Cavalerie qui les sabrent, tandis que plus loin, un gendarme qui menaçait la foule de son arme est tué à bout portant. La place du Palais-Royal est tout de même dégagée.

Mais le chantier est à nouveau pillé de ses munitions. Des voitures de briques sont aussi vidées. Sous les jets de pierres, les gendarmes repoussent la foule du plat de leurs sabres et avec le poitrail de leurs chevaux. Quelques personnes sont foulées à terre.

Alors, la place du Palais-Royal est à nouveau dégagée. Les gendarmes se retirent sous les applaudissements. Ils sont remplacés par un régiment d'infanterie.

Mais, à trois heures, à l'angle de la rue Saint Honoré, des coups de feu éclatent soudain. La troupe riposte. C'est le premier mort civil, suivi très vite de deux ou trois autres et la foule gronde de colère.

Du Palais-Royal à la Bourse, elle engorge toutes les rues et se fend pour laisser passer un cortège improvisé de quarante ouvriers qui suivent un de leur camarade portant sur l'épaule le corps d'une femme, morte d'une balle en plein front. On attaque alors les lanciers, les gendarmes, les soldats. Les pierres volent et les gens crient. Mais c'est d'autres armes que l'on a besoin désormais, car l'armée encercle le coeur de Paris.

Les coups de feu irritent tout le monde: bourgeois, chômeurs, ouvriers, étudiants, hommes, femmes et enfants pillent les armuriers.

C'est alors, à cinq heures précisément, que la première barricade est dressée à l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue de Richelieu. Les soldats reçoivent l'ordre de tirer mais ne le font pas. "Vive la ligne" crie la foule qui s'approche et fraternise. Mais la barricade est démantelée par des troupes fraîches convoquées à cet effet.

Il faut des armes, encore des armes! Et on continue de piller les armuriers qui livrent aussi les cartouches. Le grand nettoyage de Paris commence: écussons et fleurs de lys jonchent le trottoir.

A présent, ce sont les étudiants qui voudraient sortir de leurs écoles, ils voudraient des armes, et se mêler à la foule. On envoie des soldats garder les écoles et les prisons afin que nul ne s'en échappe.

Et la deuxième barricade est démantelée elle aussi, mais sans effusion de sang. Puis deux autres encore, mais elles poussent désormais comme des champignons.

Les élèves de l'Ecole Polytechnique décident bientôt de se mettre au service du peuple de Paris. Ceux de l'Ecole de Médecine aussi.

Loin de s'effrayer des coups de feu, la foule envahit les rues et, parmi les soldats, salue ceux qui ne tireront pas, tandis qu'on promène encore à bout de bras le cadavre d'un autre manifestant.

Les soldats ne peuvent se résoudre à tirer sur le peuple, mais ils ne livreront pas leurs armes comme on le leur demande. On cherche des tissus bleu, blanc et rouge pour en faire des drapeaux et des cocardes, et la Garde Nationale, dissoute par le régime, sort ses uniformes et astique ses fusils.

Pourquoi, sur le soir, faut-il que le climat se durcisse? Pourquoi, au lieu de rentrer, fourbus, reste-t-on sur le pavé, l'amertume à la lèvre et le coeur bouillant? Avant même la fin des représentations, les théâtres déversent leur public sur les trottoirs, qui s'ajoute à la foule très dense des boulevards. On a tiré sur le peuple! A bas les ministres!

Place de la Bourse, un poste flambe. Et là, les bourgeois sortis du théâtre fraternisent avec les ouvriers et serrent la main de ceux qui vont se battre. Cela ne peut plus continuer comme ça! Les bourgeois ont peur de la bataille. Les ouvriers ne savent pas ce qu'ils vont y gagner.

Ce soir-là, on desselle les pavés pour le lendemain. On coupe, à l'aide de grands crochets tranchants, les cables des réverbères qui tombent avec fracas sur la chaussée.

Paris se réveille sur les décombres de la veille. Mais le grand nettoyage se poursuit. Les barricades repoussent de plus belle sur les ruines des précédentes. Les armuriers et les fourbisseurs déversent leurs armes et leur poudre sur le trottoir. On crie: "Des armes!" un peu partout. On ira les prendre aussi parmi les accessoires de théâtre, et en particulier du théâtre du Châtelet. Les boulevards sont pleins d'émeutiers.

Puis, des ouvriers en armes descendent de Clichy, tandis que leurs femmes préparent des cartouches sur les trottoirs, à partir de tous les bouts de fer, de plomb, d'étain qu'on leur amène à pleins paniers.

La foule s'épaissit d'heure en heure et se jette vers l'Hôtel-de-Ville dont elle tente d'enfoncer les portes. Lorsque celles-ci cèdent enfin, elle envahit les salles avec joie: c'est là qu'elle installera ses chefs! Mais les escarmouches sont difficiles à éviter, un coup de feu entraîne un autre et des blessés, des morts continuent à tomber des deux côtés.

Le drapeau tricolore flotte sur l'Hôtel-de-Ville et sur Notre-Dame. Les élèves de l'Ecole Polytechnique sont las d'attendre qu'on leur permette de sortir. Une bande de courageux partie du faubourg Saint-Marceau enfonce les portes de l'Ecole à la demande des élèves. Les masses veulent des armes et des chefs! Les élèves sortent dispersés mais en grand uniforme.

"Vive les braves élèves", crie-t-on sur leur passage.

"Vive le Garde National!" Les Gardes Nationaux aussi sont salués avec enthousiasme.

Mais les troupes prennent position. Sur le milieu des ponts, sur les places, des canons sont braqués. Pourtant, les troupes de ligne qui gardent l'accès des ponts continuent de refuser le combat et ne débusquent même pas les tirailleurs isolés postés derrière les parapets des quais ou au coin des rues.

Des bandes armées courent dans la ville. L'Arsenal est pris et doit livrer sa poudre ainsi que quatre canons.

Quarante gardes nationaux occupent l'Hôtel-de-Ville. Ils tirent sur la troupe qui tente de le reprendre. Ce qui fut fait quatre fois par les premiers, trois fois par les seconds.

Tout le monde se bat à présent, et ceux qui n'ont pas d'armes se servent de pavés et dressent des barricades à l'aide de tonneaux remplis de pierres, de planches, de voitures, de charrettes et de cabriolets. La Garde Nationale tente de se regrouper afin d'attaquer la Garde Royale et de régler les choses entre soldats. Car les soldats n'obéissent qu'en grognant: on ne tire pas sur le peuple désarmé!

Après les réverbères, ce sont les arbres qui tombent afin de couper les corps de troupes et de les isoler entre eux.

Et les gamins montent des paniers pleins de pavés dans les étages pour que les habitants puissent les jeter par les fenêtres sur les troupes en mouvement.

Partout désormais la bataille fait rage, en particulier Faubourg Saint-Antoine, où les maisons se vident par les fenêtres sur la tête des soldats dont la retraite est coupée. C'est le peuple qui se bat, ici pas de bourgeois, la violence est extrême et par deux fois la colonne devra reculer vers la Bastille.

Alors, par rafles successives de boulets de canon, le pont de la place de Grève est vidé de ses assaillants, et le gamin Arcole y tombe enroulé dans son drapeau tricolore.

Ayant fait leur preuve sur les ponts, les canons seront utilisés pour dégager les rues sur toute leur longueur. Partout, les barricades volent en éclats. Ainsi en fut-il Faubourg Saint-Antoine.

Dans les positions ainsi gagnées, et en attendant de nouvelles munitions qui lui permettront de tirer sur le peuple, le Général chargé de l'ordre dans le Faubourg donne de l'argent aux femmes pour qu'elles puissent acheter du pain.

Où sont les chefs? Il n'y a pas de chefs, ni à l'Hôtel-de-Ville, ni Place de Grève, ni au Marché des Innocents, Place des Victoire ou Faubourg-Saint-Antoine, et moins encore Place de la Bastille. Pourtant la révolte s'organise. Ce serait bien une révolution... les bavures s'évitent, on ne veut pas effrayer les bourgeois solidaires.

C'est ainsi jusqu'à onze heures du soir, heure à laquelle la troupe se retire dans ses quartiers.

Le jeudi matin des coups de feu claquent dès quatre heures. C'est au Louvre, où les Suisses enfermés commencent à tirer dès qu'ils aperçoivent du monde sur les quais: ils savent que Paris ne leur fera pas de cadeaux.

A cinq heures les combattants envahissent toutes les rues de Paris qui sont coupées au milieu, au début et à la fin par des barricades renforcées de matelas et de bois de toutes sortes. Des menuisiers donnent leur avis. Des gens assemblés par groupe se racontent les exploits de la veille.

Victoire! Ce sont les journaux parus et placardés à tous les coins de rues qui l'annoncent, car l'ennemi en est réduit à se défendre et le pouvoir est vacant. On croit ce qui est écrit dans les journaux.

Des bandes de trois ou quatre cents hommes armés parcourent les rues, cherchant leurs adversaires: les Suisses, les Gardes Royaux.

Rue de Tournon, on veut désarmer l'entière garnison d'une caserne de gendarmes. Ils n'offrent aucune résistance et livrent quatre cents carabines et sabres. Les élèves de Polytechnique circulent dans la ville à cheval ou à pied. On les appelle: "Mon lieutenant", "Mon Capitaine", "Mon commandant", ou bien "le Petit Général".

Le Palais-Royal, les Tuileries, le Louvre, dernières places fortes sont attaqués de front par les bandes révolutionnaires. Les troupes royales sont décimées et se replient vers les Tuileries.

Vers deux heures, tout est aux mains des soldats-citoyens. Les troupes royales se replient vers Saint-Cloud. Victoire! Paris appartient à la République!

La Fayette s'appuie sur la Garde Nationale qui s'est spontanément réorganisée. Des gardes circulent dans Paris pour éviter le vol et désarmer les hommes ivres. Des volontaires se joignent à eux et l'essentiel est fait dans le calme.

SAYNETTE

Le soldat-citoyen: Allons, camarade! Tu vois bien que c'est plus la peine! On a gagné, je te dis...

Le citoyen émêché: Ça, c'est toi qui le dit. Je demande à voir... Où tu le vois, toi, qu'on aurait gagné? Où que c'est écrit? Sur quel mur? Tu y es, toi, à l'Hôtel de ville?

Le Garde National: Les nôtres y sont, parait-il. Et puis, il a La Fayette là-bas. Il discute avec eux.

Le citoyen émêché: C'est qui La Fayette? C'est-y toi ou moi par hasard? Moi, je me méfie. Y a des gens derrière lui. Des gens qui parlent bien, qui écrivent tant qu'ils veulent dans les journaux, ce Thiers, tous ceux-là, mais qu'est-ce qui veulent? La Liberté, hein? Mais c'est-y bien de la même qu'on parle? La liberté? Je me demande. Moi, ce que je veux, c'est plus de justice pour ma femme et pour moi, qu'aujourd'hui on travaille comme des chiens et qu'on gagne pas pour nourrir les enfants. Voilà ce que je veux: du pain, je veux! C'est pas nouveau, hein? Alors, camarades, tant qu'on a la force, qu'on est tous dans la rue et armés, ça va. Si on baisse les armes, pourquoi qu'y nous demanderait notre avis La Fayette? Il faut parlementer, ça oui, mais armés. Après, on verra.

Le soldat-citoyen: Camarade, tu ne vas pas dire que tu n'as pas confiance en notre libérateur, dans le grand Général La Fayette, celui qui a libéré même l'Amérique! Tu ne sais pas ce que tu dis, voilà!

Le citoyen émêché: Je sais très bien ce que je dis, ne vous en déplaise, c'est pas parce que j'ai un peu fêté ça avec la citoyenne bouteille... Je sais très bien ce que je dis et ce que je fais, et je sais que si personne ne

vient me chercher des noises, mon escopette et moi on se tiendra bien tranquille tous les deux, jusqu'à ce qu'on ait besoin de nous encore une fois!

Le soldat-citoyen: On ne peut pas faire d'exception, camarade. Rends-moi ton arme!

Le citoyen émêché: Jamais!

Le Garde National: Holà! Holà! Vous autres! Du calme! Vous n'allez tout de même pas vous battre? Allons camarade, donne l'exemple! Fais confiance dans les troupes régulières de la République! Voilà qui est bien!

"A bas les rois, vive la République, Vive Napoléon!" crie Paris avant de s'endormir.

Une des fois où la gauche n'a pas pris le pouvoir...

- La gauche prend le pouvoir quand elle est prête...

"Vous avez tort de nous remercier, nous n'avons cédé que parce que nous n'étions pas en force" dit, superbe, Godefroy Cavaignac à un libéral après les Trois Glorieuses.

- La gauche boude le pouvoir quand elle se méfie de son appui populaire.

- La gauche qui pourrait prendre le pouvoir se méfie du peuple encadré et conduit par des avant-gardes.

- Le peuple est toujours en avance sur les avant-gardes: en 1830, il demande la République, en 1834, il meurt pour elle, en 1870, il invente la Commune.

- Mais le peuple est confus. Il était aussi bien bonapartiste...

- Le bonapartisme était une recette anti-chômage.

- Le peuple est sans idéologie.

- L'idéologie sert des intérêts précis. On a bradé au Grand Bazar aux idéologies, chacun y a trouvé ce qui lui convient, pour le but qu'il poursuit...

- Que voulez-vous? Sans parti, sans avant-garde, sans idéologie... Comment diriger cette masse confuse et en colère? Journées sans lendemains! La réaction apprend vite et mieux! Le pouvoir est l'affaire de ceux qui le veulent, à la rigueur de techniciens. Et ce peuple ne veut pas le pouvoir!

- Le pouvoir n'est pas la révolution...

ESSAI DE PEINTURE INTIMISTE

De grâce, permettez-moi à présent de poursuivre le fil de mon discours selon une certaine méthode, un certain ordre. Vous le savez, le désordre mange la tête... Je voudrais à présent, après avoir brossé le cadre historique de la vie d'Evariste, en arriver à une peinture plus intimiste et malgré vos réticences, aborder le terrain de la psychologie autant que faire se peut, étant donné le peu que nous savons de son enfance et de ses années de collège sans tomber toutefois dans les grandes tentations de notre époque, triangle oedipien, conflit parental, noeud, identification...

Mais je ne puis poursuivre cette étude dans le désordre qui est jusqu'à présent celui de nos échanges, désordre causé, je le maintiens, par vos interventions et évocations intempestives. Nous risquons ainsi de manquer l'essentiel, l'éclairant.

Bref, je voudrais vous conter le jeune Evariste et pour ce faire, remonter dans le temps, afin d'y débusquer les raisons de l'engagement politique, que vous semblez ranger du côté du coeur plutôt que de la tête, sans que rien ne laisse préjuger si vous avez tort ou raison.

- Le père d'Evariste se donne la mort en juillet 1829...

- Oui, cela est connu.

- C'était quelques jours seulement avant qu'Evariste ne se présente au concours d'entrée à Polytechnique... Nicolas Gabriel Galois était un libéral. Il dirigeait un collège d'enseignement à Bourg-la-Reine. Ce collège appartenait déjà à la famille Galois avant la révolution de 1789. Après la révolution, Bourg-la-Reine devint Bourg-l'Egalité mais monsieur Galois conserva son institution rattachée désormais à l'Académie de Paris. Durant les Cents-Jours, Galois devint maire de la petite ville. Vient la Restauration, et Galois conserve toujours son école. Riche, la famille Galois ne l'était certes pas, mais elle était apparentée socialement à cette bourgeoisie qui depuis 1789 s'impose en France dans tous les rouages de l'économie et de la l'administration sinon du pouvoir. Et le libéralisme de monsieur Galois versait plutôt vers le bonapartisme que vers Saint-Just.

- Que dit-il la veille de sa mort? "Je meurs asphyxié...parce que je n'ai plus assez d'air pur à respirer..." Que s'était-il donc passé? Monsieur Galois avait été victime d'une cabale. Déjà ses ennemis avait tenté de lui ôter l'école après Waterloo. Son prestige lui avait valu de la conserver. La Restauration va leur donner du courage et des forces nouvelles. Le curé en particulier, un nouveau venu, rassemblera ces énergies destructrices et leur donnera une arme: la calomnie. Mais en quoi consistait la cabale?

- L'histoire est curieuse. Il semble que la famille Galois se soit souvent amusée à composer des vers, des quatrains politico-satyriques dépourvus de méchanceté à propos des événements en cours ou de gens en vue. Le curé aurait composé des quatrains orduriers sur les ennemis, mais aussi sur les amis de Galois, et les aurait fait circuler en les mettant au compte du maire de la ville. Galois ne sut prouver son innocence.

- Il est difficile parfois de démontrer l'absence de l'acte.

- Galois perdit ainsi ses derniers amis. Le bruit courut que pour être capable d'écrire de telles choses il fallait que son cerveau fut dérangé. "Ce qui m'est arrivé n'est pas dû au seul hasard. Ce ne sont plus ni le curé ni la stupidité ou la corruption de quelques-uns qui me conduisent à la tombe."

- C'est à Paris qu'il s'est donné la mort, dans un petit appartement où, les derniers temps, il cherchait souvent refuge. Mais la mort du père est unique, en ce sens que l'on est contraint de prendre la place laissée vacante dans la longue théorie des générations et que tenir ce rôle signifie très précisément le tenir jusqu'au bout car rien ne viendra contrarier le cours de choses. On sait pour la première fois qu'on sera à son tour soumis au fatal destin et que rien de ce qu'on a aimé ici ne permettra d'oublier, ni l'ambre et le musc, le patchouli et la lavande de Mitcham, le seringa ou le lotus d'Egypte ne dissiperont l'odeur de cette mort, ni Mozart, Beethoven ou Schönberg n'en couvriront le cri fondamental, et le vin les alcools, le haschich et les liqueurs mélangées n'apporteront l'oubli car, contraint de prendre la place laissée vacante dans la longue théorie des générations et devoir tenir ce rôle jusqu'au bout signifie très précisément cela, le tenir jusqu'au bout.

... Le suicide de ce père était un peu un attentat politique.

Etait-ce moi qui disait à Robert: "je n'ai pas de problèmes avec mes parents." Etait-ce Robert qui me répondait alors: "On verra plus tard. Tout le monde a un problème avec son père ou sa mère".

- Les funérailles de Galois furent un peu une manifestation. Ces mêmes gens qui avaient douté de lui, le portèrent en terre à bout de bras en un cortège émouvant. Ils conspuèrent le prêtre de la paroisse, l'appelant assassin et lui jetant des pierres. Que pouvait penser alors le jeune Evariste, son fils, en deuil, au premier rang derrière le cercueil?

- De sa mère, Marie Adelaïde, Evariste n'a-t-il jamais parlé?

De la mère de Robert je pensais qu'elle avait une voix douce.

- Il citait volontiers son père qui, selon le témoignage de Raspail, était tout pour lui.

- On pense qu'elle avait une fine culture. Elle était "classique". "Etes-vous classique ou romantique?" demanda-t-on au jeune poète. "Quels sont les plus forts?" répondit-il.

Elle choisissait ses exemples dans la littérature grecque et latine. La légende veut que tout enfant de génie ait eu une mère un brin folle. Folle, Marie-Adélaïde ne l'était probablement pas, mais elle donna à son fils de fortes leçons qui le marquèrent profondément. Jusqu'à douze ans, il n'eut pas d'autre maître. Elle était intelligente, généreuse et... originale, a-t-on dit. Enfant, elle habitait en face de la maison Galois, à Bourgl-la-Reine. Son père était docteur agrégé de la Faculté de Droit de l'ancienne Université de Paris. Il présidait le Tribunal de Louviers lorsqu'Evariste naquit. Marie Adelaïde apprit le latin et fut plus impressionnée par l'Antiquité que par la religion, par Sénèque et Cicéron que par les textes sacrés. (Mais cette femme, sans nom, comme toutes les femmes a-t-elle tenté de transvaser le meilleur et le pire d'elle-même dans cet être né de son ventre? Afin que cela vive et s'exprime tout de même quelque part...)

- Vous êtes bien belle ce soir.

- Hum...

- Et bien... Evariste quitte sa famille à l'âge de douze ans pour entrer au Collège Louis-le-Grand, le meilleur collège de France. Nous sommes en 1823. C'est la fin de la première Restauration. Louis XVIII est malade, impotent, il a choisi Villèle pour calmer l'extrême droite. Une nouvelle loi de la presse est promulguée selon laquelle l'autorisation préalable est rétablie et il redevient possible d'intenter des procès de tendance aux journaux. C'est l'alliance du trône et de l'autel. On assiste à de solennelles implantations de croix un peu partout en France. Un homme d'Eglise devient Grand Maître de l'Université. A la Sorbonne, les cours de Guizot et de Cousin sont supprimés. L'Ecole Normale est fermée. La Charbonnerie complote. Elle regroupe quelques trente cinq mille adhérents autour de La Fayette, le député Manuel, Dupont de l'Eure. Certains sont bonapartistes, d'autres républicains, tous ligüés contre le régime. La Charbonnerie provoque des incidents, dont celui qui mènera à l'échafaud les quatre jeunes sergents de la Rochelle. Mais le peuple est absent de ces remous. Et les attentats effrayent si bien les bourgeois que les élections mènent à l'Assemblée la célèbre "Chambre Retrouvée" de 1824. Voilà ce qui se passait tandis qu'Evariste entre au Collège Louis-le-Grand. Il est bien jeune peut-être pour que cela ne le marque pas...

- Comment ne pas être marqué dans l'enfance par les événements qui forgent la société, en particulier par les grands mouvements de liberté ou de répression? Ces mouvements qui affectent directement vos proches? Selon que le père est honoré ou tremble pour son travail, son pain, s'exile ou gît humilié par la misère

Robert était juif. Il avait huit ans et dans la cour de l'école d'un village près de Bordeaux, les Allemands firent soudain irruption. "Les catholiques d'un côté, les juifs de l'autre!" Juif? Qui donc l'était? Pas Robert bien certainement, puisque personne ne lui avait jamais rien dit de semblable. Ses parents l'avaient envoyé "loin de Paris et de la guerre, parce qu' on y mange mieux". Comme les choses ne vont pas assez vite et que les instituteurs eux-mêmes s'embrouillent avec les certificats de baptêmes, probablement dans le but de confondre les Allemands et de tenter de sauver quelques enfants, ceux-ci décident de procéder à l'examen de leurs sexes circoncis. Robert ne l'était pas.

SAYNETTE

Victor Silvera, 70 ans, né à Sousse, Tunisie, cinquante pour cent d'invalidité. Courtier en huile, révoqué d'office en 1968 par le Gouvernement Tunisien. Français rapatrié.

"J'ai fait les démarches. L'appartement est insalubre et ma femme avait des rhumatismes. On m'a dit: "attendez!"

L'Inspecteur: Cet appartement est insalubre. Voyez ces conduites crevées. Cent pour cent d'humidité par les murs. On va vous reloger.

Victor Silvera: Merci, monsieur l'inspecteur, c'est pas tant pour moi, mais pour ma femme, Sarah. Voyez les certificats médicaux...

Sarah: Victor, je ne peux plus attendre.

Le récitant: Tandis que Victor attend son relogement, Sarah meurt. Victor l'enterre dignement à Belleville, Paris.

Victor Silvera: Sarah aurait été contente la pauvre. Tout le quartier est venu. Bien sûr ce n'est pas comme à Sousse...

Le récitant: Victor a dépensé toutes ses économies pour l'enterrement et l'achat d'une concession.

Victor Silvera: Alors on est venu me dire que je devais déloger, que l'appartement allait être démoli. C'est le commissaire en personne...

Le commissaire de police du 19^{ème} arrondissement: "C'est vous Victor Silvera? Vous devez décamper! Expulsion...Vous avez bien reçu les papiers..."

Victor Silvera: Monsieur le commissaire, mon cas est différent... on m'a promis le relogement. L'inspecteur est venu. Ma pauvre Sarah était encore en vie...Ça ne va tarder maintenant...

Le Commissaire de police du 19^{ème} arrondissement: Relogement? Je ne veux pas en entendre parler. Vous n'avez qu'à vous débrouiller. Les vieux comme vous sont à l'auspice!

Le récitant: Victor Silvera n'a pour toutes ressources qu'une infime allocation de secours.

Victor Silvera: On a jeté toutes mes affaires dehors. Le lit, la table, la cuvette. Sur la table, il y avait des papiers, ma fille, j'ai trouvé tout dehors sur le trottoir...

Le commissaire de police du 19^{ème} arrondissement: Emmenez le vieux à Argenteuil, c'est une maison de repos, c'est tout ce qu'il lui faut!

Victor Silvera: Des lits superposés, ma fille. Je ne pouvais pas accepter! Si Sarah m'avait vu là-bas... Je n'ai jamais vécu comme cela. Je dois dire qu'il y avait beaucoup de malheureux comme moi là bas... Alors, je suis revenu... Je suis allé expliquer au commissaire que je ne pouvais pas accepter...

Le Commissaire de police du 19^{ème} arrondissement: Vous ne pouvez pas rester ici. Allons, vous le savez bien! Ça suffit, à la fin! Vous croyez que je n'ai que vous pour m'occuper?

Le récitant: Victor Silvera est alors amené au service psychiatrique de l'hôpital de Villejuif. Il y reste huit jours au bout desquels il en sort grâce à la compréhension d'un jeune infirmier qui lui permet de filer en douce et lui donne un peu d'argent.

Victor Silvera: Les fous, ma fille. On m'avait mis avec les fous!

Le récitant: Victor Silvera est revenu dans son quartier. Il dort parfois dans la rue, parfois à l'hôtel d'où on le chasse le jour. Il n'a pas de quoi payer un loyer, une caution. Comme il n'a plus d'adresse légale, il perd ses allocations de secours. Il retourne alors dans son ancien appartement.

Une voisine: L'escalier est crevé.

Un voisin: les fenêtres sont bouchées.

Une voisine: Le papier arraché laisse voir l'humidité.

La première voisine: Tenez, monsieur Victor, voilà un matelas...

Le voisin:... une couverture... une table... et la cuvette, il faut bien...

La deuxième voisine: Victor, là dans le sac, vous avez des ravioli en boîte et un yogourt. J'ai mis l'ouvre-boîte.

La première voisine: Monsieur Boutboul, il a dit qu'il donnait un kilo de viande par semaine plus le merguez. Il dit que le merguez, c'est tout ce que vous voulez... Allez, je reviendrai demain...

Le voisin: Victor, pour la partie de cartes, ce soir, on vous attend!

- A l'Ecole, le jeune Galois est entouré de fils de banquiers, de gros commerçants, d'industriels...

Des années durant Robert venait m'attendre à la sortie de l'école, lui le juif et moi la catholique. Il me disait: j'ai fait un rêve: nous sommes des jumeaux
...de tous ces nouveaux riches qui forment désormais l'opinion libérale. Des gens qui votent, car les dernières lois leur permettent de le faire, et plutôt deux fois qu'une. Des gens qui comptent à l'occasion, contre un Louis XVIII vieilli, le coeur endolori par la perte du beau Decazes.

- Ces gens ont horreur de la populace, de ce peuple de Paris qui se terre dans de misérables bouges en guise d'appartement, qui dorment à quinze dans une pièce, comme des bêtes, le père avec les filles, (comme à Paris, au 10 de la rue Lauzun, où le concierge, sa femme invalide et ses cinq enfants ont vécu trente deux ans dans deux pièces, une cuisine placard dans l'une des pièces, douche et W.C. dans la cour. Les enfants ont toujours été en pension, l'un après l'autre, les deux aînés se sont mariés, la plus jeune va bientôt travailler. "Il aurait fallu avoir moins d'enfants..." disent-ils) des gosses élevés dans la rue, toujours prêts à dresser une barricade pour le plaisir...

- Ce n'est pas même une classe ouvrière... Pourtant, il y aura une grève bientôt, juste après le sacre de Charles X, à Houlme. Huit cents ouvriers demandent une augmentation. En outre, le temps de repos vient

d'être amputé d'une demi-heure. La Garde Royale charge les grévistes. Deux morts, des blessés de chaque côté. L'ouvrier Roustel jugé un dangereux meneur, sera condamné à mort et exécuté à Rouen, le 23 novembre. Mais d'autres mouvements de grèves éclatent, dans le Nord, à Marseille. Des ouvriers fileurs du Pas-de-Calais reçoivent des fileurs de Nottingham et, sur un grand cahier, recopient toutes les résolutions prises là-bas.

- Vous dites: ce n'est pas une classe ouvrière... Mais qu'est-ce donc qu'une classe ouvrière?

- Ecoutons les, par exemple, dans le bar du coin, celui de la Contrescarpe...

SAYNETTE

C'est dans un café de la Contrescarpe

- Vingt-deux! les v'là qui descendent la rue, mon camion est dans le tournant devant chez Nénette, je suis fais! Allons-y pour la contredanse!

- Tiens, te voilà toi? Et Venise?

- Ben, on devait partir tous les deux et puis crac!

- A Venise, y neige, d'abord!

- Y neige pas à Venise...

- Si! Je te dis qu'y neige! Y neige ici, non? Alors à Venise, c'est pareil, ou qu'est-ce-que tu crois?

- Ça, s'il neige à Venise...

- L'autre jour, j'avais mal à la tête. Je veux un comprimé d'Aspro. Je dis à Jules d'aller me chercher de la glace. C'est comme ça, l'aspirine je la prends avec de la glace... Il y va, seulement, il ne revient pas! Alors je descends, et qu'est-ce-que je vois? Il était chez la concierge en train de boire un Ricard devant la télé. Alors, je remonte avec ma glace...

- Oh, dis, tu as changé...

- Hou-là, hou-là, je vais me faire incendier...

- Et pourquoi?

- Mon mari, tiens! Je me suis fait couper les cheveux... il me disait : y'a des pinces pour tenir les cheveux longs, tu n'as pas besoin de les couper, achète-toi un truc!

- C'est drôle, y'a dix ans, je travaillais chez l'épicier à côté. Et maintenant je vais au bistrot. J'y allais pas, hein, alors! Ça non! Depuis j'ai fait Buitoni, Vandamme, le pain d'épices. Et Alsace, Franco-Russe. J'en ai fait des boîtes, et des bonnes...

- Ma pauvre... les gerçures avec ce froid et toujours les mains dans l'eau à laver les verres...Hou là là! Ca pique! Oh mes mains!

- Tu l'as mis ton marc?
- On t'a dit plusieurs fois par jour!
- Je me méfie!
- Voilà, qu'est-ce que je vous disais? Elle se méfie! Il faut croire quand on te dit quelque chose!
- Mais j'ai essayé le savon de Marseille!
- Et le vinaigre?
- Bon, vous permettez? Je vais balayer en dessous. Vous ne pouvez pas ramasser vos ordures, tas de fainéants? Moi j'adore balayer, mais j'aime pas ramasser après. Je suis balayeuse de naissance, moi! Ma grand-mère était balayeuse, alors...
- Ça y est, elle fait sa crise de balayette!
- Prends donc de la tisane. Tous ces médicaments, tout des saloperies, ça me fait bien rire! Les pilules noires, les blanches, les rondes, les allongées, les gélules!
- Tiens voilà Nicole!
- Elle est arrangée sa chambre? C'est qu'il faut bien qu'elle dorme, la gosse. Toute la nuit à turbiner... Garde-lui un peu de salade pour ce soir...
- Remarquez que le pharmacien, il me dit que j'ai pas tort avec la tisane, mais qu'il faut que je voie le médecin.
- Ben vas-y donc! Tu n'as qu'à téléphoner...
- Oui, mais le médecin et moi, ça fait deux!
- Tu téléphones, tu prends rendez-vous...Il y en a un juste au tournant.
- Allons, pépé, il faut ce qu'il faut!
- On va encore me donner des antibiotiques, il faudra que je boive du lait...
- Alors, M'Hamed, qu'est-ce que tu prends? Tu rinces la bouteille? T'as pas le moral?
- C'est une Gitane ou une Gauloise que vous m'avez-dit?
- Une Gitane!

Nous avons là, avec ces grèves, une amorce d'organisation ouvrière. Mais nos bourgeois libéraux ne bougent pas. Ils s'insurgent contre le droit d'ânesse, contre les lois sur le sacrilège ou le milliard pour les émigrés, ou contre la censure de la presse et pour une loi électorale qui permette à un plus grand nombre

d'être électeur, mais il ne pense pas une seconde à se solidariser avec les premières luttes ouvrières, il faut bien le dire. Il n'existait aucune courroie de transmission entre le peuple des fabriques et les bourgeois, fussent-ils intellectuels.

- Il y aurait beaucoup à dire sur les rapports entre intellectuels bourgeois et classe ouvrière...

- Et bien, disons-le!

- A quoi bon? Que dire de plus que vous ne sachiez?

- Mais, si c'est justement cela qui préoccupait Evariste! Et avec lui tant de jeunes...

- ... romantiques? Vous êtes de celles qui se tairont toujours devant l'ouvrier, qui l'écouteront avec respect, voire avec une nuance de sollicitude émerveillée... Cela, quand vous avez le privilège d'écouter de près la bonne parole, la parole correcte que seules possèdent les masses, détentrices de la ligne juste.

- Ce n'est pas cela...

- On ne bâtit rien avec ce sable-là. Vous êtes tellement culpabilisée... Il suffira d'un tyran assez démagogue qui prétende parler au nom de cette classe, du peuple, des masses, prolos, déshérités, cabecitas negras, descamizados, fellahs, pour que vous tombiez dans la confusion la plus grande, et que vous fassiez du tyran un héros populaire... Quand vous vous apercevez que ce mélange de populisme et de dictature est la pire des calamités qui puisse s'abattre sur un peuple, il est en général bien tard. Il faudra du temps avant de démêler le bon grain de l'ivraie, mais vous, intellectuels, aurez failli à votre tâche... Longue vie au tyran qui connaît votre culpabilité!

SAYNETTE

- Ce qu'il faut, c'est retrouver le prolétariat...

- Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce qu'il faut retrouver?

- Le prolétariat...

- Ginette, tu ne veux pas donner à boire à Saul, il n'a pas l'air bien...

- Rude tâche!

- Attention, Saul va faire sa plongée dans les masses!

- Trop tard! Le prolétariat est déjà minoritaire...

- Entre donc au P.C., tu le trouveras, ton... c'est là qu'il milite ton prolétariat...

- Va donc, tu reviendras nous dire pourquoi le prolétariat n'est pas révolutionnaire...

- Le prolétariat révolutionnaire, c'est un fantasme d'intellectuel!

- Ce qu'il faut c'est une élite révolutionnaire, et une élite, ça ne peut être qu'intellectuel.

- Allons, allons, il faut repenser la situation...
- Il n'y a rien à repenser, car rien n'a changé!
- L'intelligentsia russe l'a rencontré le prolétariat, elle! Elle l'a rencontré dans les camps!
- C'est pas con, ce que tu dis , un peu provocateur, mais pas con!
- Ecoute, Saul, on va te trouver un camp...
- Bien sur, un camp, ça fait plus chic. Chez nous, il faudrait aller à la Crau du Roy... C'est moins bien!
- Les ouvriers, ils parlent fesse toute la journée, ou alors bagnole, tiercé... Il faut se rendre à l'évidence: les ouvriers sont les plus réactionnaires sur la question de femmes, du racisme.

- Vous voyez bien que vous êtes différente! Vous n'êtes pas de de ceux-là: "Acheté aujourd'hui un manteau de cuir qui sera épatant pour faire la révolution"... la génération des révolutionnaires en manteau de cuir. On dut, plus tard, se contenter de blouson. C'est même méprisant pour ceux que vous prétendez rejoindre. Cela suppose une schématisation, une simplification en tous cas.
- Peut-être.
 - Robert, tu m'avais dit pourtant: la lutte est la seule possibilité que nous ayons de vaincre la misère morale de notre époque, de n'être pas seul et désespéré.
- Vous ne dites rien?
- J'ai déjà dit: peu importe l'erreur. C'est la ligne que je choisis car c'est la plus généreuse. C'est le choix d'Evariste.
- Que sait-on d'Evariste? Si peu!
- Il a écrit : "Le coeur, chez moi, s'est révolté contre la tête"... Le coeur d'un militant révolutionnaire...
- Soit. Mais si vous êtes pour le coeur, vous ne pouvez être du côté des idéologies, même déguisées en philosophie...

Voyez Peng Chen: 1/ Elle s'appelle dialectique, c'est la philosophie du peuple tout entier, elle est dans la vie et matérialiste. 2/ La recherche de la vérité doit se développer à partir des faits. 3/ Tous les hommes sont égaux devant la vérité... 4/ A ceux qui voudraient que la mission de l'intellectuel soit de critique, je réponds: ceci est un slogan bourgeois. 5/ Dans la lutte entre la vérité prolétaire et les mensonges bourgeois, si ce n'est pas le vent d'Est qui l'emporte sur le vent d'Ouest, c'est le vent d'Ouest qui l'emporte sur le vent d'Est!
- Peut-on résoudre un problème morale à l'aide de la dialectique?
- La loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers : Non à "deux fusionnent en un", oui à "un se divise en deux". Le dédoublement de l'un et la connaissance de ses parties contradictoires, voilà le fond de la dialectique."

- L'intellectuel qui n'est pas culpabilisé a le devoir de critique. Il doit parler. Qui le fera sinon lui?

SAYNETTE

Le professeur: La phrase "tout se divise en deux" peut avoir deux significations différentes...

L'élève: Oui. La première et la deuxième...

Le professeur:... selon qu'elle appartienne à l'une des deux catégories, soit elle est axiome universel, soit elle décrit seulement un certain nombre de cas.

L'élève: Soit l'un soit l'autre!

Le professeur: Si la phrase est axiome, tout système logique fondé sur elle s'écroule dès que l'axiome entre en contradiction avec ne serait-ce qu'un seul fait objectivement vérifiable.

L'élève: Dès qu'un seul fait objectif contredit...

Le professeur: Si la phrase ne décrit qu'un certain nombre de cas, elle cesse ipso facto d'avoir un quelconque intérêt philosophique.

L'élève: Elementary, Watson...

Le professeur: Or, nous constatons que la phrase est souvent violée: des choses se divisent en trois en quatre, ou plus, parties. Par exemple, la désintégration du meson mu. Mais la phrase veut avoir un sens politique...

L'élève: Enfin!

Le professeur:... beaucoup plus inquiétant que sa signification philosophique pure. En effet, "le Groupe rédactionnel de la vaste critique révolutionnaire de l'école du Parti relevant du CC du PCC" ne se limite pas à affirmer que "tout se divise en deux", mais que les parties en question sont l'une bonne, l'autre mauvaise, que l'une "dévore l'autre"...

L'élève: Le noir et le blanc ne feront jamais que du gris! Que le noir dévore le blanc!

Le professeur: Le principe énoncé n'est pas seulement philosophique: il est éthique. Comme tout principe éthique, il implique l'arbitraire...

L'élève: ou le libre arbitre....

Le professeur: Parce que la décision de savoir quelle partie dévore et quelle partie est dévorée n'est nullement contenue dans la logique du principe en question. Elle dépend des forces politiques en jeu, et s'exprime par les mécanismes habituels de la répression.

L'élève: Hou là! Hou là! Comme vous y allez...

Le professeur: les erreurs philosophiques et politiques de ce pseudo-principe logique deviennent transparentes si l'on considère que l'axiome éliminerait d'office tout sous système où l'entropie

diminuerait. Un processus en effet, qui tend à se diviser et éliminer le mauvais, ne peut qu'arriver à une situation d'extrême uniformisation, tel un gaz parfait, en état de refroidissement permanent, qui tend au zéro absolu.

L'élève: Vous voulez dire que c'est faux alors?

Le professeur: Est-ce à dire que "deux fusionnent en un" serait vrai tandis que "tout se divise en deux" serait faux? Sûrement pas! Les deux pseudo-principes logiques sont faux!

L'élève: Ça alors!

Le professeur: Dans la nature comme dans la société, deux fusionnent en tout autant que un se divise en deux. Ce sont des choses qui arrivent, voilà tout...

Je sais ce que vous pensez...

- Comment pouvez-vous soutenir ce que vous soutenez, dire ce que vous dites, être ce que vous êtes? Vous placez la théorie avant les faits...

- J'aime les douches froides. On a la tête plus chaude après. Et j'ai choisi. C'est le choix d'Evariste... Celui du coeur!

- Enfermé dans son Collège un jour de révolution!

Ainsi le vit Victor Ducange, l'écrivain du peuple, "triste séjour quoi! Dans tout Paris, des enfants révoltés, des soldats menaçants, des chambres qui disputent, des écoles fermées, des préparatifs, des gendarmes, des cris, des pleurs, des folies, des banqueroutes, du froid, du vent, de la poussière, des grands maux de gorge et des gendarmes, dans toutes les rues, sur toutes les places, sans parler des mouchards..."

Vous connaissez?

- Parlez-moi d'Evariste...il échappe encore.

- Pour reprendre les choses au point où nous les avons laissées, dans cette époque de grande préparation à la révolution de 1830, au Collège Royal Louis-le-Grand, le sien, les élèves se révoltent contre ce qu'ils appellent le retour en force des Jésuites. Ils décident en secret de mettre le Collège à sac, de brûler les livres, battre les professeurs et directeur d'études les plus réactionnaires. Pour cela, on choisit le jour de la Saint-Charlemagne. Mais des mouchards trahissent le complot. Le Directeur, monsieur Berthot, personnage grossier et brutal, est prévenu. Quelques minutes avant le moment convenu pour le saccage, quarante meneurs ou présumés tels sont convoqués et expulsés sur le champ, en berlines fermées.

- Evariste?

- Non, il s'est tenu à l'écart. Un fait est à considérer dès à présent: Galois est fragile, cela sera ainsi jusqu'à la fin. Sa santé délicate lui joue des tours. Ainsi, il doit, au début du second trimestre, retourner en classe de seconde. Trois mois de classe de rhétorique ont confirmé le Directeur dans son jugement initial: cet élève, si peu mûr, ne peut suivre en première. Il a quinze ans, il est vrai...

- C'est alors que se produit l'événement qui va bouleverser sa vie, voire lui donner un sens, et que nous ne ferons qu'évoquer dans ce chapitre: Evariste s'ennuie tant à refaire un programme connu qu'il décide de

suivre un cours facultatif de mathématiques préparatoires: Un axiome est une proposition évidente en soi. Un théorème est une vérité qui devient évidente au moyen d'un raisonnement appelé démonstration.

Axiomes:

- . Deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles.
- . L'entier est plus grand que chacune de ses parties.
- . Par deux points passent une seule ligne droite.
- . Deux lignes, deux superficies, ou deux solides sont égaux si, en les superposant, tous les points de l'un coïncident avec tous les points de l'autre.

- Oui, votre généreux romantique se prend de passion pour la science exacte par excellence! C'est dans les livres de Legendre, puis de Lagrange, qu'Evariste devait faire cette découverte bouleversante. Combien de temps lui fallut-il pour dévorer les "Eléments de Géométrie" ou la "Résolution des équations numériques"? Quelques heures, quelques jours au plus, et il se mit immédiatement au travail, au point précis où Lagrange l'avait abandonné.

Robert m'avait dit, "A présent que je termine mon droit, j'ai bien envie de faire des maths. C'est élégant... Je veux dire, le raisonnement..." Robert, pourquoi pas? Rien ne t'en empêche... Sûrement pas tes parents ou de mauvaises conditions de travail... Alors, pourquoi pas, dis?

C'est alors que son humeur changea, semble-t-il. Ses maîtres qui le trouvaient "très doux" jusqu'à lors, le disent à présent fantasque, instable, affectant de ne s'intéresser qu'à certaines choses et pas à d'autres, négligeant tout effort dans les disciplines qui ne l'intéressent pas. On lui reproche une originalité affectée, une bizarrerie. Il s'enfonce dans des méditations solitaires, en sort avec orgueil. "Sa facilité paraît une légende, disent les maîtres de la classe de rhétorique. Il n'y a trace dans ses devoirs que de bizarrerie et de négligence. Il est toujours occupé de ce qu'il ne faut pas faire. Il l'affecte même. Dissipation incessante..." Mais aussi : "La fureur des mathématiques le domine entièrement." Il a seize ans." A seize ans, écrira Auguste Chevalier, Galois commit la même erreur qu'Abel sur la résolution des équations générales du cinquième degré!" Cette même année, Galois obtint le septième accessit de mathématiques.

- "Le progrès et la perfection des mathématiques sont intimement liés à la prospérité de l'Etat", disait Napoléon. Et il créa l'Ecole Polytechnique. Plus vite et mieux que d'autres chefs d'Etat de son temps, il comprit ce qui ne fit que se vérifier par la suite: la science fait gagner les guerres... Aussi, Laplace, fait comte, dédia-t-il le troisième volume de sa "Mécanique céleste" à Bonaparte, "le pacificateur". Lagrange, quant à lui, fut fait Duc. Seul le vieux Monge... qui était bien trop républicain! Et les mathématiciens annoblis inventèrent un univers de parfait horloger, selon le cœur de l'empereur.

- Nous y reviendrons... Pour l'instant, et par rigueur chronologique, et tandis qu'Evariste est toujours dans son Collège, il faut dire que dans la rue le ton monte... Cette monarchie de Charles X est décidément imbécile. Martignac avait bien tenté de traiter avec "ces gens là" mais il tombe, en août 1829. Car est-il bien possible de traiter sans descendre des marches du trône? Ce sera donc Polignac. Et La Bourdonnais. Et Bourmont. Trois traîtres à la France. Le 9 août, le Figaro est encadré de noir. Châteaubriand, en poste à Rome, démissionne. Lamartine refuse les Affaires Etrangères. Les journaux s'enflamment. Le Constitutionnel, Le Globe, le Temps. Puis, sort le National. Avec de l'argent donné par le banquier Laffitte à Thiers? Ou par le Duc d'Orléans à Laffitte, donc à Thiers? Le journal sera orléaniste! Thiers en est le garant.

- C'est bien le journal de la bataille d'Hernani?

- Oui, car il est royaliste, donc "classique"... Hugo depuis la préface de Cromwell irrite énormément! Hernani est un comble. Le Duc n'aime pas. Le Roi non plus.

- Quand les romantiques passèrent pour des troubles...

L'Académie encourage le néo-classicisme car la clarté de la langue est indispensable au développement de la raison. On veut voir une relation entre le désordre du langage et les troubles politiques. Un ordre de la rue correspondrait à l'ordre des mots et troubler la syntaxe devient synonyme de révolution. Les émeutiers deviennent coupables de désordre au fond de l'encrier...

Bref, légitimistes et orléanistes même combat? Vous voyez bien, Mao n'a rien inventé... "J'ai dit aux mots: Soyez Républiques!"

- Oui, mais, il y a des mots plagiés, inventés, empruntés qui détruisent une langue...

- Non, les mots sont bons! Les parleurs ne se trompent pas. On publie alors un manifeste pour une orthographe raisonnable. Le romantisme d'Hugo n'est pas celui des vaincus, des médaillons, des mèches de cheveux, des urnes funéraires et des rois martyrs, des poitrinaires et des jeunes captives. Le romantisme de 1830 c'est aussi, déjà, le regard un peu horrifié que la bourgeoisie jette sur elle-même, et le désespoir de ses éléments les plus nobles devant la découverte de son côté mercantile. C'est contre ce romantisme là, que se bat le National, le journal de Laffitte.

- Cette société a son Thiers, son Guizot: il ne lui manque rien en somme...

- Guizot, qui est élu dans le Calvados avec l'appui de Chateaubriand.

- Je vous vois venir. Prêteriez-vous déjà à Thiers la volonté de trahir, d'étouffer la révolution dans le sang pour sauver sa classe?

- Il y avait déjà dans le jeune Thiers (oui, le manichéisme...) co-directeur du national, partisan chaleureux du Duc d'Orléans, ce mépris du peuple, cette claire conscience de ses intérêts. Cette fois, il poussera la rue à se battre... pour la République tout en préparant une simple succession. En 1848...

- Attendez, vous allez trop vite... Reprenons le fil... Voyons comment ces messieurs vécurent les glorieuses journées... Thiers a disparu dès les premières heures d'émeutes...

- Laffitte l'a envoyé chercher.

L'Histoire elle-même:

- Il était là lors du manifeste des journalistes, la veille du 27. Puis on ne le voit plus.

- Tout commence avec le manifeste en effet. Les journalistes devaient réagir aux Ordonnances! Sur les conseils de Polignac, et selon l'article 14 de la Charte, ont été rédigées quatre ordonnances. La deuxième et la quatrième s'attaquent directement aux députés en proclamant la dissolution de la Chambre élue il y a moins d'un mois et fixent la date des nouvelles élections. Quant aux deux autres, la première abolit la liberté de la presse en rétablissant la censure et l'autorisation préalable. La troisième réforme le cens électoral pour exclure la bourgeoisie du suffrage. Moins de dix jours après la publication de ces ordonnances, Charles X sera contraint d'abdiquer...

- Le 27 donc, Casimir Périer reçoit une délégation d'élèves de l'Ecole Polytechnique qui vient l'assurer de leur soutien.

- Et La Fayette entre dans Paris, cherchant un drapeau tricolore. Marmont s'installe aux Tuileries.
- Blanqui fait des discours sur les places de Paris.
- Les journalistes se concertent: il faut que l'action se cantonne dans les limites de la légalité.
- Le banquier Laffitte rentre au plus vite de Normandie tandis que Chateaubriand, à Dieppe, rend visite à Madame Récamier.
- Après avoir pris la température de Paris, Blanqui va chercher un fusil et le garde dans sa chambre.
- Les députés se réunissent alors chez Casimir Perier. Avec des délégations d'électeurs. Ces derniers voudraient qu'on agisse. Mais voici qu'une délégation de journalistes, dont Thiers, demande que l'on dirige la révolte, qu'on lui donne un chef!
- Mais Périer semble craindre de s'engager trop avant.
- Les journalistes voudraient bien que leurs journaux paraissent...
- Le Duc d'Orléans est à Neuilly. Il se promène dans le parc avec sa soeur.
- A la lecture des journaux, Chateaubriand décide de rejoindre Paris et quitte Madame de Récamier.
- C'est le soir. Etienne Arago fait fermer les théâtres. Il donne les armes, vraies, du magasin aux accessoires du Vaudeville et en achète d'autres, que François Arago paiera.
- Et Talleyrand conseille au Duc d'Orléans de ne pas quitter Paris...
- Le lendemain, La Fayette conseille aux étudiants de se tenir tranquilles.
- Casimir Perier parle cette fois de se ranger aux côtés du peuple et, dans un même élan, envoie quelqu'un à Saint-Cloud demander au roi de rapporter les Ordonnances avant qu'il ne soit trop tard.
- Chez les journalistes insurgés, c'est la débandade, depuis que la Cour a envoyé contre eux quelques mandats d'arrêts impossibles à exécuter.
- Mais Blanqui va chercher son fusil. Talleyrand dit: "Nous triomphons! "Nous, qui?" répond-on. "Chut, je vous le dirai demain...", dit-il.
- La Fayette parle de constituer un gouvernement provisoire.
- Le roi rejette toute demande de retrait des Ordonnances. Il fait demander à l'Observatoire la température exacte de ce jour. François Arago ne peut répondre car il est occupé ailleurs.
- On veut arrêter Lafayette et Laffitte qui vient de se fouler la cheville. Les journalistes se cachent ou s'apprêtent à fuir la capitale. Thiers a disparu.
- Talleyrand fait sceller de son portail la plaque qui porte ses armes.

- En attendant qu'on lui livre des munitions pour tirer sur le peuple, le général de Saint-Chamans donne de l'argent aux femmes du faubourg Saint-Antoine pour qu'elles puissent acheter du pain.
- Les généraux Lobau et Gérard demandent à Marmont de faire cesser le feu mais se heurtent à un refus.
- La Fayette préférerait encore que le profit de la chose reste entre les mains du peuple.
- Talleyrand est désormais sûr de son fait!
- Le duc, pour cette deuxième journée d'émeute, s'habille en bourgeois.
- Laffitte reçoit toujours beaucoup de monde dans ses salons et dans la cour, des hommes qui reviennent du combat ont à boire avant d'y retourner.
- Les journalistes ont des phrases pour dire le courage du peuple, dont la formulation ferait naïf aujourd'hui.
- Thiers rentre dans Paris, où l'on s'est beaucoup battu en cette fin de deuxième journée d'émeute.
- Le lendemain, tandis que Paris s'éveille avec ses cinq mille barricades, les députés sont au rendez-vous chez le banquier Laffitte.
- L'Ecole Normale est toujours consignée.
- L'étudiant Charras est nommé général.
- Le Général de La Fayette est nommé chef de la Garde Nationale auto-reconstituée.
- Tandis qu'on meurt beaucoup, Marmont a ordonné un cessez-le-feu qui n'est pas suivi par les révolutionnaires.
- Le Général Dubourg s'installe à l'Hôtel de Ville, qui est vide justement. Il y fait flotter le drapeau noir.
- Et La Fayette, Gérard et Choiseul forment un gouvernement provisoire,
- ... tandis que les chefs républicains, Etienne Arago et Godefroy Cavaignac, se présentent à l'Hôtel de Ville et parlent d'Assemblée Constituante et de gouvernement jacobin,
- ... et que Casimir Périer se rend chez Laffitte qui reçoit toujours beaucoup, en particulier le général Béranger!
- Marmont ne peut plus compter que sur les Suisses.
- Vaneau prend la caserne Babylone et meurt dans l'assaut.
- Le Louvre tombe, les Tuileries sont forcées.
- Mais le roi ne rapporte toujours pas les Ordonnances et ne renvoie pas ses ministres...
- Aux Tuileries, le portrait de Marmont est crevé par les baïonnettes.

- Thiers est probablement dans Paris depuis la veille au soir mais nul ne l'y voit pour l'instant.
- Les députés, de plus en plus nombreux, se pressent chez Laffitte.
- La Fayette lui-même y vient...
- ... et s'en retourne à l'Hôtel-de-Ville sous les applaudissements de la foule. Il porte la cocarde tricolore...
- Paris est libre!
- Voilà Thiers chez Laffitte.
- On nomme Laffitte, Perier, Lobau, membres d'une commission municipale qui siègera aux côtés de La Fayette à l'Hôtel-de-Ville.
- Marmont fait au roi le récit des batailles perdues.
- La Fayette, la commission municipale, s'installent à l'Hôtel-de-Ville. La Fayette rédige des proclamations.
- Et Périer se rend enfin à l'Hôtel-de-Ville où siège la commission municipale dont il fait partie.
- Laffitte, en revanche, ne s'y présentera pas.
- La Fayette, qui craint que le roi ne s'avoue vaincu, demande aux parisiens de ne pas relâcher leur vigilance. L'article paraîtra dans le Globe
- L'émissaire du roi, Monsieur de Vitrolles, ainsi que deux pairs de France, se rendent à l'Hôtel-de-Ville auprès du gouvernement provisoire,
- ... qui les reçoit. Une délégation royale annonce le retrait des Ordonnances ainsi que la composition du nouveau ministère: le roi choisit Casimir Périer!
- Un messenger demande à rencontrer Périer: "les négociations sont ouvertes..."
- Le soir tombe sur la troisième Glorieuse...
- Le lendemain, la quatrième Glorieuse...
- Et non...
- Mais si... la Glorieuse de la banque et du journalisme réunis! Qui est envoyé auprès du Duc d'Orléans? Le journaliste Thiers... Et par qui? Par le banquier Laffitte et Casimir Perier...
- Mais que vouliez-vous donc? Puisqu'il n'y a pas eu révolution - c'est Guizot qui le dit - mais seulement réaction à l'arbitraire des Ordonnances...

- Sa thèse est très bien venue, car elle permettra en particulier à la bourgeoisie de se placer et d'écartier de toutes fonctions les représentants du peuple qui avaient un moment, par erreur, qu'il s'agissait d'autre chose.

- La République n'était pas possible en France à ce moment-là! Comment faire confiance aux Républicains amis du peuple. Ils n'ont pas été capables de se donner des chefs durant ces trois longues journées...

- En somme, les conditions n'étaient pas toutes réunies...

- Vous rêvez...

- Un peu. Je me sens lasse. Pourquoi faut-il poursuivre?

- Vous le vouliez... Vous vouliez comprendre un personnage, Evariste, afin d'en comprendre un autre?...

- Oui, mais les idées se confondent à mesure que nous progressons.

- Entrons donc sur un terrain plus solide.

QUELLES MATHEMATIQUES?

J'aurais voulu éviter que nous buttions encore sur ces journées... Si vous le permettez, je voudrais parler à présent des mathématiques, sans que mon exposé ne soit sans cesse coupé de vos interventions, vos silences, vos évocations. Je ne puis poursuivre ainsi, car la science est une affaire d'ordre. L'histoire, peut-être, n'a-t-elle rien perdu de vos interventions, ou même la vie du jeune Evariste. La science, quant à elle, tout comme la poésie, ne peut se permettre un tel désordre logique. Puisque nous avons brossé désormais le tableau historique de l'époque, poursuivons donc nos échanges, mais laissez-moi développer, dans la continuité du discours, ce qu'a été pour Evariste la découverte des mathématiques, et parallèlement, de la force de son génie.

Le cours. Eléments de Géométrie, de Legendre:

1. L'objet de la science de la géométrie est la mesure de l'espace. L'espace a trois dimensions: longueur, largeur, hauteur.
2. Une ligne est une longueur sans largeur. Les extrémités d'une ligne sont appelées points. Un point est sans extension.
3. Une ligne droite est la plus brève distance entre deux points.
4. Toute ligne non droite est composée de lignes droites et d'une ligne courbe.

- N'est-ce pas déjà une idéologie?

"Ce n'est pas la réalité, disait Robert, c'est la beauté même. Comme Saint-just. J'ai commencé un cours spécial. Je ne peux attendre d'avoir terminé mon droit. Je l'abandonne, tant pis".

- Il est probable que dès la lecture d'un théorème, Galois en devinait la démonstration. Il est probable aussi qu'à l'inverse du procédé qui consiste à apprendre par accumulation de connaissances, il ne faisait que retrouver, découvrir les mathématiques au point où elles en étaient, découvrir l'algèbre, la géométrie en lui. Il est probable aussi que dès ce moment, les mathématiques l'habitèrent, modifièrent ses pensées, son comportement.

- Et la politique.

- Demeurons dans le sujet. Le langage de Legendre donnèrent à Evariste le goût de la perfection, de l'épuration de la langue mathématique. Il avait déjà lu le livre dans Legendre quand Vernier, le professeur de la classe de première, commença son cours. Quelle fadeur! Quelle phraséologie embarrassée, imparfaite, dépourvue de vie!

- Combien de jeunes cerveaux perdus à jamais pour les mathématiques à cause de l'enseignement...
"Jusqu'à quand les pauvres jeunes gens seront-ils obligés d'écouter ou de répéter toute la journée? écrivit Evariste à dix-beuf ans. Quand leur laissera-t-on du temps pour méditer sur cet amas de connaissances, pour coordonner cette foule de propositions sans suite, de calculs sans liaison? N'y aurait-il pas quelque avantage à exiger des élèves les mêmes méthodes, les mêmes calculs, les mêmes formes de raisonnement, s'ils étaient à la fois les plus simples et les plus féconds? Mais non, on enseigne minutieusement des théories tronquées et chargées de réflexions inutiles, tandis qu'on omet les propositions les plus simples et les plus brillantes de l'algèbre! Au lieu de cela, on démontre à grands frais de calculs et de raisonnements toujours longs, quelquefois faux, des corollaires dont la démonstration se fait d'elle-même".

- Voyons Lagrange: Résolution des équations numériques: "L'algèbre est l'art de déterminer des quantités non connues en fonction de quantités connues ou supposées telles. C'est aussi l'art de trouver une solution générale pour les équations. Cette solution consiste à trouver, pour toutes les équations du même degré, les fonctions, les coefficients des équations algébriques qui en représentent toutes les racines. Le problème peut être considéré résolu pour les équations du premier, du second, troisième et quatrième degré".

- Permettez-moi une parenthèse. N'ayez crainte: elle touche au sujet. L'étude des propriétés des racines d'une équation algébrique et de leur recherche dans les cas généraux a toujours été une des préoccupations dominantes des mathématiciens: rappelons-nous les théorèmes de Descartes et de Rolle, plus tard les résultats de Cauchy, puis, le théorème capital de Sturm. Mais il ne s'agit là que de travaux élémentaires. Depuis le 16ème siècle, on sait résoudre les équations du second, troisième et quatrième degré. Au 17ème et 18ème siècle, on unifie la théorie des équations en ne faisant plus de distinction entre les racines

positives et négatives, puis entre les racines dites réelles et celles dites complexes. Bien entendu, on tente toujours de résoudre les équations du cinquième degré.

- Votre digression est la bien venue cette fois. Je poursuis néanmoins. La méthode Lagrange est valable jusqu'aux équations du quatrième degré. Mais...

- ... "on sait que si, par la méthode Lagrange, on développe en fraction continue une des racines d'une équation du second degré, cette fraction continue sera périodique, et qu'il en sera encore de même de l'une des racines d'une équation de degré quelconque, si cette racine est racine d'un facteur rationnel du second degré du premier membre de la proposée, auquel cas cette équation aura, tout au moins, une autre racine qui sera également périodique"...

- Vous n'avez pas oublié votre cours... Pour résoudre une équation du cinquième degré, ces astuces échouent. La résolution d'une équation du cinquième degré ramène, non pas à une équation du quatrième degré, mais à une équation de degré supérieur!

- A dix-sept ans, Evariste Galois parvient à la conclusion que la résolution d'une équation du cinquième degré par les radicaux est impossible...

- ... et regardant les choses de plus près, il voit un "groupe", c'est-à-dire le groupe des racines de l'équation... et que ce groupe de racines de l'équation du cinquième degré n'est pas résoluble.

- Pourtant, Evariste, à seize ans, crût un moment l'avoir découvert... Mais en écrivant son mémoire, il reconnut son erreur, la même que fit le génial Abel, et comprend que ces équations ne sont pas résolubles, résoluble étant une notion relative. Résoluble d'une certaine manière...

- En effet. Alors Galois affirme que, non seulement les équations du cinquième degré ne sont pas résolubles, mais non plus toutes celles des degrés supérieurs. Il fait alors une description de toutes les équations non résolubles et fournit une explication qui utilise les méthodes employées pour résoudre les équations des degrés précédents.

- Vous aviez dit "groupes"?

- Oui. Le terme est de lui. Car, posant le problème de savoir si une équation algébrique donnée, de degré quelconque, peut ou non être résolue par les radicaux, il met en évidence l'importance de ce qu'il appelle le groupe de l'équation, montre que le degré d'indiscernabilité des racines est intimement lié à ce groupe et que la difficulté de la résolution d'une équation donnée n'est pas mesurée par son degré, mais par la nature de son groupe. Il peut alors démontrer l'impossibilité de la résolution des équations générales de degré supérieur à quatre, et rechercher si certaines équations particulières de ce type peuvent cependant être résolues par les radicaux. Théorie entièrement nouvelle, par la forme comme par le fond.

- Ceux qui ont découvert la résolution d'équations de degré trois et quatre ont droit à dix lignes dans l'histoire des mathématiques.

- Ce n'est pas le cas de Galois qui a ouvert un continent mathématique: les groupes.

- Mais parle-t-il exactement de ce que nous nommons "groupes" aujourd'hui?

- Justement. Il est difficile de suivre sa pensée. Il en a l'idée claire, il la manipule correctement, mais il ne la nomme pas. Il parle de "grouper les opérations", de l'"analyse de l'analyse". Une fois connue la notion

de groupe, on a pu rechercher sa préhistoire. Il y a un peu de cela dans Lagrange, et, hors des mathématiques, chez Platon par exemple.

- C'est quoi?

- C'est la considération d'objets mathématiques entièrement nouveaux et de méthodes entièrement nouvelles. Galois n'en a pas vraiment dégagé la notion mais il a résolu, à l'aide de cette notion, un cas très difficile, ce qui en prouvait la richesse.

Tous les algébristes de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle s'attacheront à développer ce nouveau langage algébrique. Dès la fin du 19^{ème}, on en avait compris la portée dans d'autres domaines. La théorie de la relativité utilise certains développements de la théorie des groupes. La mécanique quantique aussi. C'est l'une des notions les plus riches dans les mathématiques telles qu'elles fonctionnent actuellement, et l'idée était en germe chez Galois, avec la majeure partie de sa richesse.

- Evariste a-t-il eu une idée de l'importance de sa découverte?

- Oui, et non seulement parce qu'elle est importante en soi, mais parce qu'elle change, ou va changer, la façon de parler les mathématiques: la notion de groupe ne pouvait pas se dire dans la langue du 18^{ème} siècle. On n'a pu vraiment la dire qu'après Cantor, à la fin du 19^{ème} siècle.

- Pourtant, aujourd'hui on l'enseigne aux enfants...

- On ne peut toujours pas énoncer le théorème de Galois aux enfants des écoles. L'histoire des mathématiques, après Galois, a rendu les résultats plus accessibles par d'autres moyens. La lecture de Galois est très difficile. Ce n'est plus du tout le même langage. C'est dit en des termes difficiles à saisir, plus que du Chrétien de Troyes... Le texte de Galois le plus hardu étant évidemment la lettre à Chevalier, écrite la nuit précédent le duel, où il prétend résumer tout ce qu'il sait et n'a pas encore dit: "Je n'ai pas le temps..." On peut énoncer aujourd'hui les théorèmes de Galois devant de bons étudiants d'un cours de troisième année d'université. Alors que les résultats des mathématiques du 18^{ème} et même du 19^{ème} siècle sont généralement accessibles aux étudiants du premier cycle. Ce que l'on enseigne :

Premier théorème: une équation de degré supérieur ou égal à quatre est non résoluble parce que son groupe n'est pas résoluble.

Son groupe n'est pas résoluble parce que son groupe alterné pour n supérieur ou égal à cinq est simple. Une équation de degré quelconque est résoluble si, et seulement si, son groupe est résoluble.

est vraiment accessible...

- Quand a-t-il su, quand a-t-on su qu'Evariste était génial?

Le frère de Robert disait: "Comme ethnologue j'ai peut-être du talent, mais le meilleur de nous deux est Robert. Il a du génie".

- Son maître de mathématiques spéciales durant l'année 1828-1829, Monsieur Richard conserva douze copies d'Evariste Galois, un ensemble de feuilles simples ou doubles, format 12x23. Il les transmit à Hermite, son élève, qui les donna à Emile Picard, qui les déposa à l'Institut. Richard savait qui était son élève. "Les solutions originales qu'il donnait aux questions posées dans la classe étaient expliquées à ses condisciples avec de justes éloges pour l'inventeur, et Monsieur Richard proclamait hautement qu'il devait être admis hors ligne à l'Ecole Polytechnique" témoigna plus tard un condisciple d'Evariste. Mais comprendre son génie n'est guère possible avec la seule technique mathématique actuelle...

- Comment cela?

- Parce que la démarche qui conduit au résultat obtenu par Galois suppose toute l'histoire des mathématiques des 19^{ème} et 20^{ème} siècles. Il y a différentes façons d'exposer les découvertes de Galois actuellement, mais aucune n'est la démarche de Galois lui-même. L'effacement historique est une des grosses faiblesses de l'enseignement mathématique. Pourtant, les grands mathématiciens se sont toujours préoccupés d'histoire. Ils sont toujours allés lire des choses anciennes...

- Il avait déjà résolu l'affaire des équations du cinquième degré lorsqu'il se présente au concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique...

- Oui, mais comme il n'avait pas suivi les cours de l'année de préparation au concours...

- ... il échoue.

- Il suit alors les cours de mathématiques spéciales, avec le bon Monsieur Richard, année de véritable préparation au concours, réservée à l'élite intellectuelle de l'époque. Polytechnique était le lieu d'études naturel pour un jeune mathématicien.

- Sans doute...

(... L'intéressant c'est: jusqu'à quand, très précisément, faut-il faire écran entre nos enfants et le monde? Ou bien, à quels âge prennent-ils enfin conscience de leurs intérêts de classe, afin qu'on puisse les lâcher? En attendant, nous pourrions envoyer nos flics les distraire. Ah! c'est qu'ils n'ont pas froid aux yeux, nos jeunes... -Avez-vous vu ce pâvé? N'était-il pas bien envoyé? Et ces lourdauds empêtrés dans leurs uniformes, avec leurs casques, leurs boucliers, qui reculaient sous la charge!-

Pourtant, il est un moment fragile, fugace, durant lequel tout est possible, quand le jeune n'a pas encore saisi où va son intérêt. Il ne sait pas encore que l'on peut facilement vendre sa conscience, qu'il y a toujours acheteur, et qu'il suffit de choisir le plus offrant. -Que veux-tu, dis, pour ne pas trahir ta classe? Du pouvoir, de la renommée, où simplement de l'argent? Certes, il te faudra franchir quelques barrières, oh, bien simples: elles ont été faites à ta mesure. Mais il te faudra les franchir seul, que dirait-on de nos démocraties sinon? Si malgré tous les instruments que nous avons mis à ta disposition dès le berceau, les meilleurs maîtres, les meilleurs stimulants, tu n'y parvenais pas ou difficilement, nous pourrions t'aider plus franchement, bien que cela nous embarrasse, l'essentiel étant toutefois qu'avec de si belles dispositions, tu restes parmi nous. Respecte ton père, tu lui dois beaucoup! Embrasse ta mère sur le front: elle t'a sacrifié sa vie. Qu'importe la voie que tu choisisses? Tu auras l'aisance, pour toi et ta future famille. Et élève tes enfants comme tu l'as été toi-même...)

SAYNETTE

La journaliste professionnelle: Voyons, Mimi, qu'est-ce que vous voulez dire lorsque vous dites que vous n'enverrez pas votre fils à l'école... C'est pas un peu...

La pute professionnelle: Ce que je dis c'est qu'ils nous prennent nos mômes et ils nous les mettent à l'école comme au parking, et puis ils vous les orientent qu'ils disent. C'est vite dit, moi je dis...

La journaliste professionnelle: C'est peut-être pour leur bien?...

La pute professionnelle: D'abord, ils ont pourri la famille! Vous êtes d'accord?

La journaliste professionnelle: Euh...

La pute professionnelle: Forcément: ils obligent les bonnes femmes à faire marron les mecs... Ils ont tout bousillé les rapports de l'intérieur...Et votre même, dès l'école maternelle, il se fait baiser la gueule. Et quand il arrive à l'université, comme vous dites, s'il y arrive, il est déjà tout bousillé de l'intérieur!

La journaliste professionnelle: Comme cela, bousillé?...

La pute professionnelle: Ben voyons! Ils vous font le coup de la théorie, qui est bien un belle enclade comme les autres. Avec la théorie, on voit même plus la réalité qui est derrière... La seule théorie, d'après moi, c'est celle qui résulte de l'enclade de tous les jours! Et pour celle-là, on n'a pas besoin de spécialistes.

La journaliste professionnelle: La théorie...vous voulez dire... euh, l'idéologie?

La pute professionnelle: C'est comme vous voulez! La théorie des spécialistes, qui est coupée de la réalité, c'est le flic. Le flic que tu as dans la tête! En plus, le temps que tu gobes une théorie, v'là que la réalité a encore bougé, et tu es marron comme une andouille!

La journaliste professionnelle: Pour en revenir à votre fils, à son éducation...

La pute professionnelle: Ben, je vous ai dit déjà: quand il arrive à l'université, il voit plus que la théorie des spécialistes, c'est clair! Par exemple, dans votre maison, il y a des livres, je vois. Y en a que je peux lire et d'autres que je ne peux pas. Parenthèse: moi je pense que c'est pour qu'on ne lise pas nous autres qu'on écrit exprés des trucs vachement compliqués! Il y a des gens qui écrivent pour se tenir chaud, c'est sûr.

La journaliste professionnelle: Euh, votre exemple, c'est pour...

La pute professionnelle: Attention! Je fais pas de la théorie, moi! C'est des exemples, c'est tout! Et puis, qui c'est qui parle? Je me prends pas pour le prolétariat pur, attention! Je suis la marge! Malgré moi mais quand même! J'étais bonne à tout faire, tapineuse, entraîneuse, à poil, pas à poil, je suis la racaille, le dessous, quoi! Tout ce que je dis, c'est récupéré dans le folklore!

La journaliste professionnelle: Vous parlez bien, je trouve...

La pute professionnelle: C'est que j'ai eu la chance d'être pute! J'ai pu voir l'envers des choses! Alors, quand vous m'interviewez sur l'université, et si mon même ceci ou cela...

Monsieur Richard, nous l'avons vu, sait le talent de Galois. Il parle de sa supériorité marquée sur ses condisciples. Il l'encourage à présenter ses travaux à l'Académie des Sciences, ce qu'il fera le 1er juin 1829.

- L'Académie remet le mémoire à Cauchy...

- ... lequel égarera le texte, ou dira ne l'avoir jamais reçu, bref, n'en rendra jamais compte.

- Les raisons de Cauchy sont obscures: il avait également refusé de recevoir Abel, qui fit le voyage depuis Oslo, malade déjà, pour lui présenter ses travaux. Cauchy était quelqu'un de très ombrageux, de jaloux.
- Peut-être aussi n'y a-t-il rien compris?
- Cela est possible en effet. Cauchy n'était pas algébriste. Il aurait pu lire et ne pas comprendre cette nouvelle façon d'aborder les choses. Plus encore que dans le cas d'Abel, qui fait une démonstration d'impossibilité -tout au moins dans sa première version- mais à la manière de l'époque, donc lisible. Tandis que ce que fait Galois est entièrement neuf, comme résultat et comme manière de regarder les choses. Un peu comme les premières lectures d'Einstein. En outre, non seulement Galois emploie une langue superbe, concise, presque élliptique, cette langue qui est déjà une méthode, mais il ne démontre presque jamais ce qu'il vient d'énoncer. Il ne s'arrête jamais aux résultats obtenus: "Sauter à pieds joints sur les calculs; grouper les opérations, les classer suivant leurs difficultés et non suivant leurs formes: telle est, suivant moi, la mission des géomètres futurs; telle est la voie où je suis engagé dans cet ouvrage. Il ne faut pas confondre l'opinion que j'émetts ici avec l'affectation que certaines personnes ont d'éviter en apparence toute espèce de calcul, en traduisant par des phrases fort longues ce qui s'exprime très brièvement par l'algèbre, et ajoutant ainsi à la longueur des opérations les longueurs d'un langage qui n'est pas fait pour les exprimer. Ces personnes sont en arrière de cent ans. Ici, rien de semblable; ici on fait l'analyse de l'analyse..."
- Evariste a ouvert un continent mathématique. Cauchy n'était-il pas plutôt un homme de fermeture, qui étend et développe toutes les connaissances à l'intérieur d'un champ?
- Si vous voulez. Il fait de l'analyse en algèbre. C'est l'un des maîtres de la théorie des fonctions. L'un des grands noms des mathématiques. Ils ne travaillent pas dans la même direction...
- L'incompréhension dont a souffert Galois n'est pas uniquement due à la personnalité de Cauchy?
- Il aurait pu être mieux accueilli, mais n'aurait tout de même pas été compris.
- A la fin de cette année de mathématiques spéciales, Galois remporte tout de même le premier prix de mathématiques. En revanche, il n'est classé que cinquième au concours général. Premier, il serait entré à Polytechnique sans concours! C'est un certain Bravais qui fut classé premier cette année là. Il devint plus tard professeur à Polytechnique, et membre de l'Académie.
- Cette même année, Galois publie son premier travail dans les Annales de Gergonne. Il s'agit de la démonstration d'un théorème sur les fractions continues. L'année n'est donc pas si mauvaise. Mais...
- Le 2 juillet, Nicolas-Gabriel Galois, son père, se suicide. Il meurt, victime d'une cabale, et...
- Galois présente quelques jours plus tard et pour la deuxième fois, le concours d'entrée à Polytechnique. L'Ecole était alors, et de loin, la première école de France et, de surcroît, une fille de la Révolution demeurée fidèle à l'esprit dans lequel elle avait été créée.
- Examineur: Dinet.
- Evariste lui a-t-il vraiment jeté au visage le chiffon à effacer le tableau?
- Peut-être a-t-il simplement refusé d'expliquer à un mathématicien chargé de l'examiner ce qui lui semblait trop évident: " Pourquoi les examinateurs ne posent-ils les questions aux candidats que d'une

manière entortillée? Il semblerait qu'ils craignent d'être compris de ceux qu'ils interrogent; d'où vient cette malheureuse habitude de compliquer les questions de difficultés artificielles. Croit-on donc la science trop facile? " écrit Evariste.

- Et il échoue! Et ne pourra plus se présenter. C'est la force, la violence même de son génie qui l'a perdu. Il est alors, croit-on, désespéré.

- Reste l'Ecole Préparatoire, soit l'ancienne Ecole Normale Supérieure, fondée par Napoléon, fermée par la Restauration et réouverte en 1826. "L'élève semble peu intelligent..." dit monsieur Péchet, professeur de physique chargé d'examiner Galois au concours d'entrée. "Je serais surpris qu'il soit aussi bon qu'on le dit en mathématiques..."

- Enfin, Il est tout de même bachelier es Lettres et Sciences en décembre et entre à l'Ecole en février 1830.

- Mais il ne s'occupe en fait que de mathématiques. Il présente un Mémoire "Sur les conditions pour qu'une équation soit soluble par les radicaux" au Grand Prix de Mathématiques de l'Académie des Sciences ce même mois de février.

- Le premier Mémoire avait été "oublié" par Cauchy...

- Cette fois, c'est Fourier. Le vieux maître a pour lui son grand âge... Il égare le manuscrit et meurt. Galois fut bien longtemps sans nouvelles de son envoi.

- Après l'"oubli" de Cauchy, la "perte" de Fourier... "Mais la perte de ce Mémoire est une chose simple. Il était chez Monsieur Fourier, qui devait le lire, et, à la mort de ce savant, le Mémoire a été perdu. " écrit Galois.

- Humour?

- Ou rage.

- Et le Grand Prix de l'Académie est décerné à Abel et à Jacobi cette année-là. Evariste reprend néanmoins la rédaction de ses recherches.

- Il noue à l'Ecole, une amitié qui lui restera, la seule peut-être, celle d'Auguste Chevalier, frère de Michel Chevalier, le Saint-Simonien.

- Mais voici les journées de juillet...

- Oui. Rappelons brièvement si vous le voulez bien, que l'Ecole est la seule parmi les grandes à fermer ses portes et à consigner tous ses élèves.

- C'est alors que la politique l'emporte en lui...

- A partir de juillet en effet, il se lie à des étudiants républicains. Il s'inscrit à la Société des Amis du peuple et, le même jour, signe son engagement dans l'artillerie de la Garde Nationale dont deux batteries sont républicaines.

- En décembre toutefois, il fait paraître ses "Notes sur quelques points d'analyse" dans les Annales de Gergonne. C'est sa dernière publication.
- Mais il adresse aussi, presque en même temps, une lettre critique à la Gazette des Ecoles, où il attaque le comportement "opportuniste" du directeur de son Ecole, un certain Guignault qui, après s'être montré plus que prudent durant les journées de juillet, devait rallier le régime sans tarder... La lettre est publiée et Galois est renvoyé.
- Par ce geste véritablement audacieux, un élève portait sur la place publique le différent qui l'opposait au directeur de son école, se plaçant ainsi à son niveau et pour le condamner politiquement! Rien ne pouvait être plus grave en effet: il rompt avec la loi du milieu! Etre chassé de l'Ecole Normale signifie aussi en clair perdre ses moyens de subsistance et devoir chercher du travail.
- Aussi, le jeudi 13 janvier, Evariste donne-t-il sa première leçon d'algèbre dans une arrière-salle de la Librairie Caillot, 5 rue de la Sorbonne. Il a un peu plus de dix-neuf ans: "Prenez un livre d'algèbre... Il semble que les idées coûtent déjà trop cher à l'auteur pour qu'il se donne la peine de les lire et que son esprit, épuisé par les conceptions qui sont à la base de son ouvrage, ne puisse enfanter une même pensée qui préside l'ensemble... En vain les analystes voudraient-ils se dissimuler: ils ne déduisent pas, ils combinent, ils composent..." explique-t-il encore.
- Le 16 janvier, il envoie un autre Mémoire à l'Académie "Sur les caractères de résolubilité des équations par les radicaux."
- Séance du 17 janvier 1831: Un mémoire de Monsieur Galois "Sur les caractères de résolubilité des équations par les radicaux" est confié à l'examen de Mrs. Lacroix et Poisson.
- Trois mois plus tard, le 31 mars, Evariste écrit au Président de l'Institut: " J'ose espérer que Mrs. Lacroix et Poisson ne trouveront pas mal que je rappelle à leur souvenir un mémoire relatif à la théorie des équations dont ils ont été chargés il y a trois mois. Les recherches contenues dans ce mémoire faisaient partie d'un ouvrage que j'avais mis l'année dernière au concours pour le Grand Prix de Mathématiques, et où je donnais, dans tous les cas, les règles pour reconnaître si une équation était ou résoluble par radicaux. Comme ce problème a paru jusqu'ici fort difficile aux géomètres, la commission d'examen jugea à priori que je ne pouvais avoir résolu ce problème, en premier lieu parce que je m'appellais Galois, de plus parce que j'étais étudiant; et l'on me fit savoir que mon mémoire était égaré. Cette leçon aurait dû me suffire. Toutefois... "
- Le 31 juillet, Lacroix et Poisson donnent leur réponse: les raisonnements ne sont pas assez développés. Il faut attendre que l'auteur ait publié en entier son travail pour se former une opinion. L'Académie adopte les conclusions des rapporteurs. Le mémoire est refusé.
- Ils n'avaient toujours rien compris?
- Lacroix est lui aussi très âgé, et son nom n'est pas l'un des plus glorieux dans l'histoire des mathématiques. Poisson est un homme correct en revanche, mais il s'occupait essentiellement de mathématiques appliquées. En fait, il n'y a guère de bons algébristes en France à l'époque.
- Cauchy, royaliste, avait suivi les Bourbons en exil. Et puis, n'avait-il pas déjà "oublié" de lire un Mémoire précédent?...

- Evariste est, en quelque sorte, rejeté par ses pairs." Monsieur Poisson n'a pas voulu ou n'a pas su comprendre" dira Evariste.

- Et déjà un jeune martyr politique. C'est en prison qu'Evariste saura la réponse de l'Académie.

- Raspail connu Evariste à Sainte-Pélagie: "Grâce pour cet enfant si chétif et si brave, sur le front duquel l'étude a déjà gravé, en rides profondes et dans l'espace de trois ans, soixante ans des plus savantes méditations. Au nom de la science et de la vertu, laissez-le vivre! Dans trois ans, il sera le savant Evariste Galois"

- Mais, Raspail, qui bénéficiait en prison d'un traitement de faveur avec chambre particulière et nourriture raffinée, ne fera rien pour aider Galois. Enfermé, Evariste poursuit ses travaux. Il écrit aussi deux textes, en préface aux deux mémoires d'analyse, ce qui permet de croire qu'il pensait les publier dès sa sortie, à compte d'auteur, et dont le premier feuillet est une attaque si vive contre les membres de l'Institut ("...qui ont sur la conscience la mort d'Abel...") que ce feuillet resta longtemps impublié. Puis, il s'excuse de la rapidité de son écriture

SAYNETTE

Le militant prolétarien: Ce qui compte, c'est comprendre. C'est la communication de masse, capisci? Quel tuo discorso, s'il n'est pas compris, n'serve un cazzo, capisci? Que m'importe à moi les raffinements de ta pensée, le tue sottigliezze, le squisitezze si tout cela ne passe pas au niveau populaire, capisci? L'écriture, par exemple...Questi coglioni che passano due anni sur une phrase, à se demander où mettre la virgule, scusa, che c'entra col'arte? C'est tout juste du perfectionnisme, pas de l'art.

L'intellectuel: Tout dépend d'où ils mettent les virgules...

Le militant prolétarien: Ma qué!... c'est la même chose pour les moyens de communication. Qu'est-ce-que tu veux leur raconter aux gens? Des choses qu'ils ne comprennent pas? Qui les enferment plus encore dans la loro oppressione? L'Unica cosa che valga e il discorso a livello di massa... Et pour cela, il ne faut pas hésiter à simplifier si nécessaire, en attendant que tout le monde atteigne le même niveau de compréhension... simplifier quel tuo bel discorsetto, et favoriser les écrivains così detti faciles, les artistes faciles. Tu serais étonné de voir tout ce que les gens, les masses comme tu dis, comprennent sans trop besoin d'explication. Ma no, scusa...Pourquoi l'état devrait-il subventionner les écrivains qui ne sont pas populaires? Il faut encourager le folklore, ecco!...

L'intellectuel: Parce-que justement les écrivains populaires n'ont pas besoin d'aide: ils vendent, eux!

Le militant prolétarien: Ci sono degli operai qui pourraient écrire, anzi, qui veulent écrire, mais d'abord, il faudrait qu'ils puissent prendre de la distance, par exemple, de la distance par rapport à leur vie, à leur travail. Comment veux-tu qu'un ouvrier prenne de la distance, dimmi? Tant qu'il est dedans, il n'en voit pas le bout... La caractéristique de l'usine, quand on y est, c'est qu'on ne voit rien autour. On a créé des fossés gigantesques. On ne voit pas clair dedans non plus d'ailleurs!

L'intellectuel: Tu voudrais que les ouvriers cessent de l'être pour pouvoir écrire?

Le militant prolétarien: Per l'operaio, prendre du recul, c'est déjà rompre l'oppression. Dans l'usine, on a vingt cinq minutes pour déjeuner. Tu ne peux pas échanger dix mots à la fois...C'est pour cela que quand on parle, on s'oppose. Mais on ne s'exprime pas, vero!

L'intellectuel: Tu en parles comme si tu y étais...

(La camarade a demandé comment on distingue la peinture capitaliste de la peinture réactionnaire ou révisionniste. "Nous avons deux principes: l'ancien sert le nouveau; l'étranger sert le chinois. Ainsi, nous ne refusons pas l'ancien. Souvent, c'est le cadrage, les éléments qui sont mis en relief dans le tableau qui en font un tableau révolutionnaire. Nous discutons entre nous à ce sujet. Nous discutons d'abord le thème du tableau, ce qu'il signifie. Puis la manière de le représenter. Nous savons que toutes les écoles ont leurs avantages. Nous n'oublions pas "que cent fleurs s'épanouissent, cent écoles rivalisent". Mais à un sujet politiquement correct correspond une seule école. "La peinture traditionnelle chinoise est utilisée et même développée mais la couleur sombre des peintres traditionnels a été écartée car elle est triste et ne peut refléter notre époque. Nous, les peintres paysans, nous prenons nos pinceaux car nous aimons notre société. C'est le contraire de la théorie du malheur que vous avez en occident, selon laquelle il faut beaucoup souffrir pour être un véritable artiste!")

Le militant prolétarien: Ma va... Produire un discours, le faire entendre aux autres, quello sarebbe rivoluzionario! Quant aux autres, s'ils veulent écrire delle cazzate qui n'intéressent personne, c'est que cela leur fait plaisir, non vedo perché il faudrait les aider

L'intellectuel: Ne me dis pas que la culture doit être l'affaire de l'état, d'un organisme centralisé, bureaucratique... C'est comme si tu n'avais rien appris! Rien, depuis 1917...

Le militant prolétarien: Che c'entra, scusa? Non dico quello. Les éditeurs privés pourront toujours continuer de faire des affaires. Ce que je dis, c'est que le soutien de l'état doit aller à la culture du grand nombre et seulement à elle.

L'intellectuel: Et comment sais-tu ce qui est populaire aujourd'hui, ce qui le sera dans dix, vingt ans? Et le contraire...

Le militant prolétarien: Ma va... Si conosce, si conosce... Se non accetti il concetto è che sei proprio un borghese, attaccato al tuo privilegio, al tuo potere...

Toutefois, la recherche en mathématiques n'est-elle pas abandonnée vers la fin du séjour à Sainte-Pélagie et aussi, à la sortie de prison, dans la maison de repos de la rue de l'Oursine? Ses lettres à Chevalier semblent l'indiquer puisque celui-ci lui reproche de ne pas se consacrer entièrement à la science.

- Un chercheur peut-il poursuivre ses recherches en toutes conditions? Le choléra se répand dans Paris, les républicains sont persécutés et tombent dans des provocations policières inspirées au plus haut niveau.

- La mission d'un chercheur, c'est de chercher. La mission critique d'un intellectuel...

SAYNETTE

Intellectuel N°1: Je ne lis jamais de critiques!

Intellectuel N°2: Pourquoi?

Intellectuel N°1: Je ne sais pas. Je ne vois pas le rapport... La critique musicale est si mauvaise, par exemple.

Intellectuel N°2: La critique en peinture est pire.

Intellectuel N°3: La vie des auteurs de livres ne m'intéresse pas.

Intellectuel N°1: Pourquoi la critique musicale est-elle si faible du point de vue musicale? Elle parle de tout sauf de musique...

Intellectuel N°3: Qu'est-ce qu'une critique du point de vue musical?

Intellectuel N°1: Bernard Shaw. C'était un critique musical!

Intellectuel N°2: Voire! La critique musicale est impossible! La critique, c'est bon pour le cinéma: on raconte le film et voilà!

Intellectuel N°3: On est tous d'accord, la critique est absolument impossible!

Intellectuel N°4:...Compton Burnett, c'est très bon...

Intellectuel N°5: Plutôt Carson Mc Cullers... j'en ai parlé mille fois...

Intellectuel N°1: J'ai été déçu récemment par, devinez, Virginia Woolf! Ces romans sont prétentieux, intellectuels!

Intellectuel N°2: On est influencé par sa réputation!

Intellectuel N°1: Quelque chose d'étrange passe au niveau des personnages mais cela retombe tout de suite dans un discours intelligent sur les choses, sur l'époque, qui manque totalement d'intérêt!

Intellectuel N°5: Mc Cullers, ce n'est pas génial mais c'est rafraîchissant, ça dépasse le niveau zéro de l'écriture!

Intellectuel N°2: De toute façon, il n'y a plus rien de génial aujourd'hui.

Intellectuel N°1: Picasso!

Intellectuel N°2: Oh!

Intellectuel N°1: Et oui! Un génie à l'état pur: trois périodes, dans chaque période un tableau. Génial!

Intellectuel N°3: Il n'y a pas d'équivalent en littérature. Un type qui bouscule les périodes. Il faut tout faire éclater! Joyce...

Intellectuel N°2: Il y a toujours repli après l'éclatement.

Intellectuel N°1: Le Nouveau Roman, par exemple

Intellectuel N°3: Pas un chef d'oeuvre!

Intellectuel N°5: Robbe-Grillet...

Intellectuel N°1: Tiens, tu es Robbe-Grilletien, toi?

Intellectuel N°2: Après Proust, qu'est-ce qu'il y a? Blaise Cendrars?

Intellectuel N°5: L'art est difficile, très difficile. On n'est pas gâté par le moment historique. Mal conditionné.

Intellectuel N°1: Je serais incapable d'écrire un roman. De la poésie, peut-être...

Intellectuel N°5: Moi, j'en ai écrit deux

Intellectuel N°1: Tiens! En Anglais?

Intellectuel N°5: En Norvégien.

Intellectuel N°2: Tu aimes cette musique?

Intellectuel N°3: C'est un refuge. Le Paradis...

Intellectuel N°2: Non, c'est de la musique.

Intellectuel N°5: Pour mes ancêtres, le Paradis, c'était quelque endroit de la terre où les sorciers promettaient toujours de les emmener un jour. Et puis cela n'arrivait pas. C'est pourquoi les catholiques ont gagné: personne ne revint jamais pour dire que ce n'est pas vrai ce qu'ils racontent sur le Paradis...

- C'est alors qu'Evariste choisit: "Le coeur pour moi s'est rebellé contre la tête".

- Peut-être, mais il est encore tout plein des mathématiques! Début 1832, dans la prison, il a relu son Mémoire sur la résolution des équations et rédigé sa préface. Puis, il travaille sur les fonctions elliptiques. En mars-avril, il reprend ses travaux, rédige quelques essais et pense collaborer à la Revue Encyclopédique. Le 28 mai, dans sa lettre à Chevalier, il annonce une retraite dans le Dauphiné, afin de se vouer à ses travaux mathématiques... Ce n'est pas là le calendrier d'un garçon qui aurait choisi une bonne fois la révolution et sacrifié son talent! Et la veille de sa mort, la nuit précédant le duel, aurait-il passé ses dernières heures à mettre ses notes et ses mémoires de mathématiques au clair, donnant à Chevalier des instructions précises pour leur publication? "Tu prieras publiquement Jacobi ou Gauss de donner leur avis, non sur la vérité, mais sur l'importance des théorèmes".

- Que fit-on de ses papiers?

- Il existe une lettre d'Alfred Galois, son frère, à Jacobi, et aussi de nombreuses copies de manuscrits de Galois par Auguste Chevalier. Mais il faut attendre Joseph Liouville, en 1843, pour trouver un effort de compréhension : " J'espère intéresser l'Académie en lui annonçant que dans les papiers d'Evariste Galois j'ai trouvé une solution aussi exacte que profonde de ce beau problème: Etant donné une équation irréductible de degré premier, décider si elle est ou non soluble par radicaux", écrit Liouville. En décembre 1846, quatorze ans après sa mort, l'oeuvre d'Evariste Galois était publiée.

- Comment Liouville eut-il connaissance de ces textes?
- Peut-être par l'Académie elle-même, qui aurait gardé un des mémoires dans ses archives, celui perdu, ou bien celui refusé par Poisson. Peut-être aussi lui ont-ils été communiqués directement par Auguste Chevalier. Lorsqu'on demanda à Liouville si les écrits étaient compréhensibles, il répondit oui, qu'il suffisait d'y consacrer deux mois sans penser à rien d'autre...
- Et après leur publication, qu'elle fut leur destin scientifique?
- En 1870, le mathématicien Camille Jordan écrivit un livre sur les permutations qu'il présenta comme un simple commentaire des travaux de Galois auquel il dit tout devoir.
- Fin 19ème, le génie de Galois était connu. le mathématicien Sophus Lie le cite parmi les plus grands, avec Cauchy, Abel et Gauss. En 1906, Jules Tannery, secrétaire de l'Académie, publie la plus grande partie des oeuvres de Galois dans le Bulletin des Sciences Mathématiques. Mais il censure l'introduction écrite en prison...
- ... dans laquelle Galois critique sans concessions le monde de la science et ses hommes... Lorsqu'Evariste est enfin accueilli par la science officielle, c'est toujours à condition que le politique, fruit d'un cerveau qu'on voulait aigri, affaibli et exalté, soit séparé du savant! C'est précisément ce que Galois avait rejeté avec acharnement...
- Je vous concède que...
- Séparer le coeur et la tête, la tête du corps...Les corps anonymes vont mourir sur les barricades tandis que des têtes très individualisées font leur profit de l'Histoire! Un détenu peut se sauver s'il a un nom. Comment entendre la voix des sans-noms? De quelle poitrine sort-elle? Quel son a-t-elle?
- C'est bien naïf...
- Voire! Cette fois-là, sur les barricades de juillet: d'un côté les sans-voix, qui meurent et dont nul ne connaît le nom, de l'autre les têtes, prêtes à prendre la relève.
Voilà un des nôtres, quelqu'un qui aurait été un ami de Robert, là, dans la salle du procès. Il passe en jugement. Que dit-il? "Je voudrais rappeler ce qui s'est passé en mai 68: des centaines de blessés chaque soir, ce qui s'en est suivi comme indignation populaire! Je voudrais rappeler surtout un certain nombre d'éléments en ce qui concerne les rapports entre les manifestants et la police: je voudrais rappeler Charonne". Malgré les bruits divers et les protestations, Alain Geismar donne la liste des huit Français manifestants tués par la police à Charonne. Geismar voudrait-il donner la liste des centaines d'Algériens manifestants tués par la police de Paris lors de leur manifestation qu'il ne le pourrait pas puisque personne ne sait leurs noms.
Un mathématicien sort des camps soviétiques...les masses y restent. Rien n'a changé!
- Les manifestants de juillet ont été enterrés ensemble, sous la colonne de Juillet, place de la Bastille...
- Pourtant, ces députés qui donnaient encore un roi à la France, qui détournaient le sens de la lutte populaire, n'avaient aucun mandat pour le faire.
- En effet.
- Mais que faire? Refondre des balles?

- Laissons là les journées de Juillet... Vos préoccupations sont toujours de l'ordre de la politique.

- De la morale...

L'AME D'UN REVOLUTIONNAIRE

Si vous le permettez, nous allons tenter de poursuivre cette conversation dans l'ordre, celui que je préconise depuis le début, historique par exemple. Ainsi, je devrais à présent vous parler de ce que fût en réalité le règne de Louis-Philippe, comment il fût vécu par le peuple français.

Car voyez-vous, pour notre propos, les Trois Glorieuses ne sont que l'éveil de la conscience républicaine d'Evariste Galois, éveil matérialisé par un premier geste du corps: il fait le mur. De ce fait, et de ce qui s'ensuivit, sa situation à l'Ecole Normale est compromise. Mais, en tant que mathématicien, Galois obtient une certaine reconnaissance de la part de ses proches -nous avons vu le témoignage de Raspail- sinon de l'establishment de l'époque. Et il est, néanmoins, un républicain redouté.

C'est là que, m'avançant délibérément sur votre terrain, je me permettrai, dans une digression éclairante, d'étudier avec vous, du point de vue de l'espèce, la figure du militant politique au prise avec ses contradictions, mais sans pour cela faire l'impasse sur l'acquis incontournable de la psychanalyse. Non qu'au fond je pense que notre propos puisse en être véritablement éclairé... Je sais déjà que ces digressions sont aussi le lieu de nos affrontements dont le pourquoi m'échappe encore. Je sais aussi, hélas, que vous semblez surtout animée par le désir d'exprimer vos convictions et serais certainement désolé que ce travail que nous menons ensemble ne vous mène pas tout simplement, à la vérité.

- Aux prises avec des difficultés économiques, le gouvernement issu de juillet cherche un bouc émissaire: les républicains! Ils plongeraient la France dans un bain de sang. Ils feraient la guerre à tout l'Europe pour sauver tel ou tel peuple... Le 10 novembre 1830, Evariste a adhéré à la Société des Amis du Peuple, le plus important des groupes républicains. Il s'inscrit aussi dans les artilleurs de la Garde Nationale.
- Evariste devient un militant révolutionnaire: les éléments qui constitueront l'avant-garde révolutionnaire, auront la clairvoyance politique et seront pénétrés de l'esprit de combat et de sacrifice. Francs, dévoués, actifs, honnêtes, ils ne rechercheront pas leur intérêt personnel, mais se soucieront uniquement de l'émancipation de la nation et de la société. Les difficultés ne leur feront pas peur; ils les affronteront toujours avec fermeté et iront courageusement de l'avant. Sans arrogance ni ostentation, ils auront du sens pratique et les pieds sur terre. Il faut former les révolutionnaires sur le plan moral, intellectuel et physique... Il est inadmissible que les intellectuels bourgeois continuent de régner! Cela, c'était Mao...
- Il participe à des réunions politiques, lesquelles sont truffées d'espions: les moindres motions, les décisions les plus infimes sont connus du gouvernement sur l'heure; des provocateurs poussent les républicains aux déclarations les plus aventureuses.
- Evariste se lie d'amitié avec Auguste Chevalier. En revanche, il est chassé de l'Ecole Normale... Est-ce une sanction politique?
- C'est la fameuse affaire de la lettre publiée par la Gazette des Ecoles dont l'auteur insultait gravement le Directeur de l'Ecole. Celui-ci accusa Galois, qui ne confirma ni n'infirmait, se refusant peut-être à dénoncer un camarade. Guignault demanda immédiatement son expulsion au ministre, "...préoccupé par l'idée de son incontestable talent en mathématiques... mais craignant qu'il n'y ait plus de sentiment moral chez le jeune homme et peut-être depuis longtemps"...
- Accusations sans preuves... La cruauté des enseignants peut-être extrême, à partir du moment où ils considèrent les élèves comme leurs ennemis. Ils se défendent alors par tous les moyens...
- La lettre n'est-elle pas aussi un prétexte? Depuis son adhésion, Evariste mène campagne à l'Ecole pour la République... Galois est le seul élève républicain. Il montre bien en cela son peu de sens moral!
- Lorsque Galois publie la lettre, sa situation est déjà intenable. Il était consigné à l'infini. Cette mesure devait l'empêcher de participer à ses réunions politiques avec ses amis, "l'opprobre du genre humain"...
- Vous rêvez...
- Son exclusion est néanmoins dramatique. Le 8 janvier 1831, le Conseil Royal de l'Instruction Publique rend son verdict. L'arrêté est rédigé par Victor Cousin: Galois doit décamper immédiatement! Il sera statué ultérieurement sur sa destination.
- On sait peu ou rien sur sa réaction...
- On sait qu'il réagit d'abord et avant tout comme un militant politique: il suit l'entraînement militaire de la Garde Nationale, deux fois par semaine, dans le quadrilatère du Louvre, et une fois par semaine à Vincennes. Il suit en cela les consignes des républicains qui recommandent l'enrôlement afin de contrôler la Garde.

SAYNETTE

Le vieux militant révolutionnaire: Quand on s'engage au début, on ne sait pas trop vers quoi on va...

Le jeune militant révolutionnaire: Comment faire lorsqu'on se trouve placé devant des choix? Comment savoir où est la ligne juste?

Le vieux militant révolutionnaire: La seule chose que je peux dire, c'est que chacun de ces choix t'engage plus avant... Pour moi, à chaque fois, abandonner aurait été trahir!

Le jeune militant révolutionnaire: En 68, on était déchiré. On ne savait que faire.

Le vieux militant révolutionnaire: Je voudrais dire aux jeunes militants que lorsqu'on s'engage, il arrive un moment où l'on doit tout quitter, sa famille, ses gosses. Je voudrais les mettre en garde dès le départ: on te prendra tout, tes loisirs, ton repos, ton fric, et au bout, ta liberté et peut-être même ta vie. Quand j'ai dit tout cela et que le camarade prend tout de même sa carte, je suis tranquille.

Le jeune militant révolutionnaire: S'il ne s'agissait que de carte...

Le vieux militant révolutionnaire: Tu as raison. Ce qui nous fait craquer, ça n'est pas tellement les échecs. J'en ai connu toute ma vie... 36, 40, 45, quand je suis rentré dans ce pays exangue... Chaque fois que le peuple est sorti, il a été réprimé! Par Léon Blum qui fait la pause, par Maurice Thorez qui dit qu'il faut savoir terminer une grève.

Le jeune militant révolutionnaire: Quand c'est que vous avez été le plus près?

Le vieux militant révolutionnaire: A la Libération. J'ai bien cru que ça y était! Tous ces travailleurs qui revenaient de l'armée et rejoignaient le Parti en masse, avec leurs armes! Les jeunes, nous en avons pleuré de rage quand il a fallu leur rendre celles fauchées aux Allemands... On a troqué les fusils et les mitrailleuses des camarades contre l'amnistie de Maurice Thorez!

Le jeune militant révolutionnaire: Le Parti, aujourd'hui, on sait ce que c'est...

Le vieux militant révolutionnaire: Oui! Plekhanov l'avait bien dit à Lénine en 1905: "Camarade, dans ce parti que tu veux faire, tout tournera autour d'un seul homme..." Rosa allait dans le même sens...

Le jeune militant révolutionnaire: Alors, s'il n'y a pas de parti, qu'est-ce qui reste comme instrument?

Le vieux militant révolutionnaire: L'initiative populaire! La preuve n'est plus à faire que lorsqu'il faut s'unir, on sait le faire. Mais on ne peut taire les désaccords quand ils existent! A Barcelone, en 36, comment ils ont fait les copains? Le 19 au soir, l'insurrection était terminée! Le 20, tout fonctionnait dans la ville, cinés, cafés, radios, autobus. Dans les usines, les gars remplaçaient les patrons, les techniciens qui avaient fichu le camp. Ils assuraient la rotation des postes. L'initiative était extraordinaire. C'est plein d'idées, la classe ouvrière! C'est une fortune! A Hispano Suiza, on avait mis des chaînes autour des roues des camions pour en faire des tanks. Les ouvriers typographes fabriquaient eux-mêmes leurs affiches, texte et dessin!

Le jeune militant révolutionnaire: Alors, à quoi sert donc un militant?

Le vieux militant révolutionnaire: Quand on vient me demander: qu'est-ce qu'un militant, je réponds: c'est le gars qui tente de projeter son peu de théorie dans la réalité de tous les jours, mais sans l'imposer... Et s'il y a des tâches à faire, c'est celui qui les prend quand tout le monde se débîne.

Le jeune militant révolutionnaire: Et on peut tenir longtemps? C'est dur, l'obsession de la révolution...

Le vieux militant révolutionnaire: J'y ai donné 50 ans de ma vie: sept heures du matin, sept heures du soir: travail. Puis de sept heures du soir à une ou deux heures du matin pour les réunions. Je dors cinq heures par nuit. Je n'ai de temps pour rien d'autre. Le dimanche, c'est vrai, c'est la pause.

Le jeune militant révolutionnaire: Mais la vie personnelle...

Le vieux militant révolutionnaire: J'avais dit à ma femme: Va dans le midi avec les gosses, tu fais ce que tu peux, si je peux t'envoyer du fric, j'en enverrai." Et cela n'a pas changé... Qu'est-ce qui tient les jeunes gars que je vois aujourd'hui autour de moi? C'est vrai que, quand on commence, on croit tous que la révolution c'est pour demain...

Ainsi, la deuxième et troisième batterie de la Garde Nationale étaient-elles totalement infiltrées d'éléments républicains

- Avez-vous suffisamment réfléchi sur le militantisme?...

- C'est-à-dire...

- On ne peut aujourd'hui faire l'impasse sur la psychanalyse

- Est-ce une solution?...

Pour Robert, les choses étaient assez claires: en quelques séances, mes problèmes se "débloquent". Suivraient sans aucun doute un immense bien être, une grande disponibilité pour faire, une forte envie de créer, une meilleure appréhension des mêmes vieux problèmes, une vraie mise en perspective des difficultés de la vie. Je n'avais pas à me soucier d'argent, puisque les tarifs étaient toujours -et en particulier entre gens de gauche- calculés sur les revenus."Veux-tu que j'en parle? disait-il, amical et pressant. Je choisis de partir. Robert passait souvent la fin de la semaine dans ce château entouré d'arbres.

- On ne peut plus faire comme si Freud n'avait pas existé!

SAYNETTE

L'analyste: Moi j'ai une malade qui est venue à l'analyse avec réticences et maintenant, elle ne veut pas que je parte en vacances.

Le militant: Je te félicite! Ou vous les raccrochez à cette société pourrie, en leur ôtant toute velléité de rébellion. Ou vous les raccrochez à vous, et les voilà pendus au téléphone et contraints de vous appelez dès que ça ne va pas.

L'analyste: Selon toi, quand un malade vient me trouver, je devrais lui dire qu'il se figure qu'il est malade, mais qu'en réalité... Tu voudrais que je lui propose une bonne petite action pratique pour oublier ses

angoisses? Car vous les traitez vous aussi, à votre manière, les névroses: distribution de tracts, bombage, meetings interdits, manifestations qui dégénèrent, un bel enterrement tous ensemble quand on a de la chance, coude à coude, on crie, on lève le poing, on se fait plaisir pendant une heure ou deux, on jette son petit pâvé, l'affrontement avec le père, et c'est enfin la répression, on est blessé peut-être, ça c'est vraiment bon, et le lendemain... J'ai eu ce genre de conversations pendant des années avec l'un de tes grands chefs. Puis un jour, il m'a dit: "Ecoute, je ne crois toujours pas un mot de toutes tes salades, mais je me sens si mal que, si tu voulais bien me recevoir..."

Le militant: Tu te vantes toi-même de résoudre les problèmes immédiats, le travail, le couple, etc... Tu veux que tes patients fonctionnent... Ce qui signifie: qu'ils servent parfaitement leur patron qui, en échange, les exploite évidemment. Bref, qu'ils écrasent toutes les contradictions! Ce qui est fort apprécié dans l'entreprise, la société, le système, tout ce contre quoi nous luttons. En outre, chez ces patients-là, il y avait justement ce germe de révolte! S'ils allaient si mal, ce n'était pas seulement parce-que papa-maman...

L'analyste: Je ne dis pas qu'ils ne doivent plus lutter! Pourquoi pas? Si cela leur plaît! Je constate qu'ils vont mieux...

Le militant: En combien de temps? Trois, quatre, cinq ans? Plus? A combien de séances par semaine? A combien la séance? Ça paye rapidement une maison de campagne... Que fais-tu des gens qui se sentent mal parce qu'ils sont opprimés de toutes les façons possible, par leur travail aliénant, la fatigue qui leur fait la tête vide, qui détruit leurs rapports avec la société, avec leur femme. Opprimés aussi parce que des gens comme toi, et tu n'es pas le seul, s'obstinent à parler un jargon qu'ils ne comprennent pas. Opprimés parce que dans cette société, rien n'est fait pour qu'ils s'emparent de la culture et tout pour qu'ils en consomment les succédanés qu'on jette à leur portée! Parce que leur culture, leur langage, n'a pas cours, sont dévalorisés. Tu ne les comprendrais même pas, tu ne saurais même pas de quoi ils parlent...

L'analyste: Mais, si je ne me trompe pas, ce n'est pas ton cas, n'est-ce pas? Tu n'a jamais été ouvrier? Ni fils d'ouvrier? Pourquoi ne te bats-tu pas sur ton propre terrain? Pourquoi cette plongée? Tu aimes le peuple, dis-tu... Et cela te suffit comme réponse? Tu aimes aussi les voitures de sport apparemment. Cela ne te gêne pas? Tes jeans à la mode, le look du jour? Tu es là pour "aider le peuple faire sa révolution", pour "élever le niveau de conscience des masses", pour "catalyser les révoltes"... Mais quand tu auras fini ton "action sur le terrain", réussie ou pas, et que, grillé, tu auras quitté les lieux, qui restera sur place pour subir le contrecoup, la répression? Qui se retrouvera au chômage peut-être, ou fiché dans toutes les boîtes de la région... Toi, ou plutôt le camarade ouvrier? Qu'est-ce que tu lui offres, à cet ouvrier banni, déclassé souvent? Devenir militant? Salarié du parti?

Le militant: Ce sont des bavures...

L'analyste: Laisse-moi terminer: ton camarade ouvrier, tu lui auras fait croire qu'il était des vôtres...Et pourtant! Vous lui aurez fait croire que tout le monde est frère en révolution. Mais il s'apercevra qu'il n'en est rien, bien entendu. Et il finira par vous embêter avec ses problèmes de déclassé, ses aspirations à changer de vie. Il vous était utile à l'usine! Alors qu'il y rentre donc! "Quand on a la chance de travailler en usine..."

Le militant: On n'a pas la responsabilité des choses telles quelles sont...

L'analyste: Tu vois, peut-être que moi je les intègre, mais vous non plus vous ne savez qu'en faire, quand vous ne les détruisez pas gravement! Le cas du camarade ouvrier qui finit par se prendre pour un intellectuel parce qu'il a su rédiger les tracts, ou qu'il savait parler dans les meetings et qui ne peut plus

être tourneur, ou celui de... Sans parler des périodes de reflux révolutionnaire, de leurs dégâts profonds... Heureusement que nous sommes là pour ramasser les morceaux!

Je voulais rencontrer l'analyste, afin qu'il me dise ce qui avait pu se passer dans cette clinique entourée d'arbres: Robert vous voyait comme un héros, une tête politique, un chef... Vous étiez présent lorsque cela s'est passé? "Madame, vous me mettez dans l'embarras... Que puis-je vous dire? Cela arrive hélas, mais moins souvent qu'on ne croit! Nous arrivons à différer parfois... Nous prenons nos précautions... "Mais, docteur, ces fusils de chasse, ces armes enfin, qui traînaient à la portée des malades, dans une petite cabane de jardinier au fond du parc je crois, ou bien dans une remise près du château..." " Ces fusils servaient à la chasse, justement, dans une clinique qui se veut ouverte. Et d'ailleurs, Robert n'était pas malade, n'est-ce pas, au sens littéral du terme. Personne n'était chargé de le surveiller! Je regrette que cela soit arrivé précisément à lui, un esprit si distingué, si brillant, je comprends que vous teniez à savoir les choses. Je pourrais vous dire peut-être comment il a passé sa dernière journée, à supposer que je puisse en retrouver les traces dans mes fiches, ou interroger des gens qui s'y trouvaient ce jour-là. Cela est bien désagréable, comme une manière d'enquête, et si longtemps après. Que vous dire d'autre? Il compensait bien des handicaps, bien des carences affectives par un extraordinaire talent, une intelligence au-dessus du commun, empreinte d'esprit de sacrifice, de révolte devant l'injustice sociale, une conscience politique aiguë, exacerbée, proche du peuple... Dans certains cas, nous sommes vraiment impuissants, il faut le dire. Certains facteurs jouent à notre insu. Nous ne sommes pas des surhommes. Nous ne pouvons tout maîtriser, tout contrôler. Nous sommes contraints, vous et moi, de contourner le problème, car nous ne pouvons y entrer. L'affaire est politique de surcroît..."

- Enfin, je n'ai guère d'idées sur le sujet... La psychanalyse, voyez-vous, ne traite pas du malaise social, et elle est tellement élitiste... ce qui est sa propre condamnation! Comme un article de luxe dans un société aux besoins de plus en plus massifs, uniformisés.

- Changer l'homme... certains sont allés plus loin, ils ont fait leur plongée dans les masses.

Robert, ceux-là aussi auraient été des nôtres, n'est-ce-pas? Dès que l'époque le permet, je me suis entourée de ceux qui ont tenté avec leur tête, avec leur corps, de vivre autrement: "au départ, c'est le point de vue un peu catho qui a prévalu"...expliquaient certains d'entre eux. C'était juste à l'heure de la sortie et quand j'ai vu les grilles fermées et les ouvriers derrière, ce jour-là j'ai choisi mon camp. Les masses sont les véritables héros... Au début, on se sent étranger. On a peur de dire des bêtises. Celui qui arrive en proclamant tout haut qu'il est étudiant restera l'"étudiant" pour toujours, ou l'"artiste" alors qu'il serre des boulons comme tout le monde... Mais le rapport avec les ouvriers est formidable! Je m'entends très bien avec eux alors que je m'ennuie avec les étudiants."

- Vous ne dites rien?

- C'est que je pense à ces jeunes qui, comme Evariste, ressentent si fort l'injustice sociale qu'ils...

Ces jeunes qui disaient: "J'étais si contente de travailler avec les ouvriers que tous mes réflexes étaient faussés. Ils se battaient contre leurs conditions de travail, alors que moi, dans ces mêmes conditions, j'étais heureuse! Parfois, je pense que les types qui sont avec moi n'ont aucune chance d'en sortir, tandis que moi, le jour où j'en aurai assez, je m'en irai. Mon père ne s'y trompe pas. Il attend que cela passe..."

- Vous n'êtes pas le peuple...Il faut vous résigner...

- C'est une utopie très ancienne...

... On cherchait surtout à se racheter. Le seul fait d'être à l'usine nous plongeait dans un ravissement tel que tout me semblait bien et que j'en oubliais pourquoi j'y étais. Je ne me sentais pas vraiment révoltée. Lorsqu'un contremaître me donnait un ordre, j'avais tendance à l'exécuter, naturellement. Pour protester, j'avais besoin de réfléchir cinq minutes...

- D'ailleurs, le peuple, existe-t-il?

... Au foyer, je n'étais jamais seul. La répression sexuelle est totale. Dans le mien, il y avait de vieux travailleurs, qui ont vécu là durant des années. Et des jeunes émigrés aussi, qui n'ont pas beaucoup de possibilité d'en sortir, de se loger ailleurs. Au foyer, il est difficile d'amener de la lecture...Ça se remarque.

- Franchement, que voulez-vous penser de sérieux, aujourd'hui, sur un tel propos?

- Comme hypothèse de travail, elle valait mieux que d'autres...

Robert me disait: regarde Emilie, elle a une vraie conscience prolétarienne! J'allais pourtant à l'usine tous les jours, mais nous ne parlions pas alors d'établissement.

- Vous n'êtes pas le peuple, si tant est qu'il existe... Je reconnais que l'enfermement dans sa propre classe requiert parfois une certaine capacité de résignation: c'est de ces choses auxquelles on n'échappe pas...

- Le tenter, fut le choix d'Evariste. Et de cet acier on été trempées, de tous temps, les âmes révolutionnaires.

- Soit. Galois, en tout cas, semble apprendre consciencieusement son métier de républicain insurrectionnel. Tandis que le peuple demande la tête des ministres de Charles X.

- Mais Louis Philippe ne souhaitait pas vraiment châtier ces affameurs du peuple... Aussi, la frustration de juillet, la misère réelle, les provocations policières amenèrent-elles une montée du républicanisme semi-clandestin et, dans les rues, une horde en haillons prête à se faire tuer.

- C'est alors -est-ce croyable?- que ces mêmes polytechniciens, ces "petits généraux", vous vous souvenez? qui avaient si bien dirigé les émeutes de juillet, "cinquante par ici, dix par là, tirez, tirez mes braves!", descendent cette fois dans la rue pour réprimer, en bon ordre, aux côtés de la Garde Nationale.

- Oui. Les combattants sont confondus, ils se tournent vers la Garde, vers les Polytechniciens, vers La Fayette, comme la fois précédente, et sont immédiatement désarmés, réprimés.

- Et renvoyés à leurs taudis.

- Puis, le gouvernement remercie les Ecoles et la Garde pour leur noble comportement. Et dans un deuxième temps, destitue le Général de la Fayette et dissous la Garde Nationale! Deux batteries refusent de désarmer. Dix-neuf artilleurs sont arrêtés.

- On ne sait si, en tant que Garde Nationale, Galois du participer à la répression. C'est peu probable. En outre, il n'était qu'en période d'entraînement. Mais on peut imaginer que ce garçon soit alors blessé sur deux plans: il est fortement réprimé politiquement

"... Voyez-vous, l'obstacle était là, au détour du chemin. et les meilleurs d'entre nous s'y sont fracassés: ces années de passage à vide, de reflux, entre 1962 et 1966. Beaucoup sont partis, ont quitté la France pour aller chercher ailleurs une raison de vivre, ou une vie plus en accord avec leurs idées. Robert n'est pas parti et le manque d'espoir l'a frappé de plein fouet... Mais enfin, que

croyez-vous que je sache que vous ne sachiez vous-même? N'étiez-vous pas dans les mêmes cellules politiques? N'avez-vous pas participé des mêmes illusions? N'avez-vous pas quitté ensuite ce pays devenu invivable?"

- Il est chassé de l'Ecole Normale pour la fameuse lettre.

- Le 19 janvier 1831, la Gazette des Ecoles annonce que Monsieur Galois ouvre un cours public d'algèbre supérieure chez Caillot libraire rue de la Sorbonne: "Aux jeunes qui, sentant combien est incomplète l'étude de l'algèbre dans les collèges, désirent approfondir cette science. Le cours se composera de théories, dont quelques unes sont neuves et dont aucune n'a jamais été exposée dans les cours publics. Nous nous contenterons de citer une théorie nouvelle des imaginaires, la théorie des équations qui sont solubles par les radicaux, la théorie des nombres et les fonctions elliptiques traitées par l'algèbre pure." Il avait dix-neuf ans.

- François Arago conseille à Galois de réécrire son travail et de l'envoyer une nouvelle fois à l'Académie.

- Que fait Evariste?

- Il écrit effectivement un nouveau manuscrit. Et l'envoie. Mais Galois est à l'époque tout entier pris par la politique, la révolution.

- Casimir Périer a déclaré pour sa part la guerre aux Républicains, cette poignée d'excités qui non contents d'ameuter le peuple, de réclamer le droit de vote pour tous, veulent jeter la France dans une guerre meurtrière en défense des Polonais, des Belges, des Italiens! Des guerres dont les banques n'ont nul besoin alors.

- "Toute la France est polonaise!" crie La Fayette, promettant, hélas, plus qu'il ne pourra tenir. "La Russie est la patrie des Huns" lit-on dans le Temps du 3 février 1831, " d'où sont venus des flots de barbares qui ont éteint la civilisation du monde et qui l'éteindraient encore." " Nous demandons que la France intervienne, qu'elle intervienne hautement." surenchérit le Globe, journal des Saint-Simoniens." La France a éprouvé un sentiment douloureux... dit Casimir Périer à la Chambre, en septembre 1831, ...mais assurément, les Français ne veulent pas réparer les malheurs de la Pologne avec les malheurs de la France!" "Si la France et l'Angleterre nous abandonnent", disent les Polonais soucieux, ce ne sera point l'acharnement de la Russie, ni l'inimitié de la Prusse, ni l'indifférence de l'Autriche, ce sera la sympathie que la France et l'Angleterre nous auront montré qui aura causé notre ruine." Et un mois plus tard, le 16 septembre 1831, le général Sébastiani pouvait lancer sans ciller son célèbre: " L'ordre règne à Varsovie!"

- La longue marche des bourgeois de France est terminée! Pensez donc! Depuis Etienne Marcel! Il ne s'agit pas de perdre un pouvoir si fraîchement acquis!

- Entre une aristocratie moribonde et un peuple inculte, à la révolution balbutiante, les bourgeois étaient bien les seuls à savoir ce qu'ils voulaient et à se donner les moyens de l'obtenir! Il n'y a rien là de bien étonnant, ni de scandaleux! Votre peuple prendra le pouvoir quand il saura se hisser à hauteur...

- Qu'a donc gagné l'humanité dans l'affaire?

- Que gagnerait l'humanité à remplacer des gens de papier monnaie, comme vous dites, par des gens d'appareil, gouvernés par un parti? L'oppression n'est-elle pas la même, et plus hypocrite, quand elle est exercée au nom du peuple souverain? Si le même combat est sans cesse et inlassablement à refaire.

"A quoi vise le vent déviationniste de droite? Sous couleur des quatre modernisations, ce vent vise à étouffer les nouveautés socialistes et à attaquer le prolétariat. Leur modernisation n'est que mensonge! Le dessein réel est d'abattre le drapeau rouge et de le remplacer par un satellite lancé dans le ciel! On mène la révolution socialiste et on ne sait même pas où est la bourgeoisie. Elle est dans le parti communiste! Ils ont soufflé partout le typhon du modernisme et de l'économisme! Or, dans la société socialiste, il existe encore des classes, des contradictions de classe, la lutte des classes!"

- Cela est la vérité selon Mao, mais ces problèmes valent la peine d'être posés sous forme ou sous d'autres.

Comment faire pour que les rapports entre les uns et les autres deviennent égaux? écrivait l'un des nôtres après mai 68. Que le projet révolutionnaire soit porté par tous? Que le fossé se comble, que s'effacent les étiquettes prolo et intellectuel que nous portons sur le front? Je suis allé posé la question à Ménie Grégoire, et voici ce qu'elle m'a répondu, très politiquement, très maoïstement: "Ça se résoudra dans la lutte, mes petits...". "Mais, ai-je dit, rappelez-vous, des luttes, il y en a bien eu cette année. Mais par qui ont-elles été portées, ces luttes? Toujours par les mêmes! Et, dans la lutte, les rapports ne se sont pas spécialement transformés... ce qui en donne parfois l'illusion, c'est que la lutte fait passer au second plan les contradictions entre nous. Mais ces contradictions, si elles s'estompent, ne s'effacent pas pour autant Et dès quelle cesse, la lutte, elles reviennent au galop les contradictions!

- Je parle de la lutte entre vous, mes petits", dit Ménie. " La lutte contre l'opportunisme des uns et des autres, qui consiste d'une part à faire abstraction des différences, d'autre part, pour les intellectuels, à singer les prolos..."

Et c'est ainsi que dans notre rencontre avec les prolos, nous les intellectuels avons l'impression d'en avoir tiré -horreur- le plus grand profit! Les prolos nous ont fait progresser beaucoup plus que eux avec nous. Quand un prolo demande la définition de "néologisme"... il n'y a plus personne pour répondre. Quand un autre demande un bouquin sur l'histoire du mouvement ouvrier, personne ne l'a! A la fac. nous saurions le trouver... ce refoulement de notre culture, de notre langage ne sert à rien. Va-t-on se mettre à parler prolo? Quand on sent l'intellectuel bourgeois à plein nez? Alors, coupable de notre bourgeoisie? (anonyme. Mantes-la-Jolie).

- Comment expliquer plutôt que ces républicains se soient laissé désarmer si vite? N'avaient-ils pas éprouvé la vaillance du peuple à leurs côtés? Blanqui, Cavaignac, Arago, Raspail,...

- Eux aussi prétendaient se battre pour d'autres qu'eux-mêmes. Ils deviendront des romantiques, des utopistes, des intellectuels rebelles. Ils ne cimenteront pas la banque, ni l'épicerie. Ils se moquent du roi, dessinent sa tête en forme de poire, et l'appellent le perroquet.

- Casimir Périer méprise les aristocrates...

- Et le peuple.

- Il humilie les ministres et pique parfois de grandes crises de rage.

- Pour réduire les Républicains, les occasions ne vont pas manquer. C'est d'abord le procès des quinze artilleurs de la Garde Nationale qui avaient refusé de désarmer. Ils comparaissent devant la Cour d'Assises de la Seine. Les avocats, le public, les accusés mêmes, feront de ce procès du régime une ode à la République.

- Les grands procès sont toujours des prétextes.

- Les Républicains s'emparent de la salle pour débattre de leurs idées et les répandre plus sûrement que dans leurs pauvres journaux. Pécheux d'Herbinville se vante d'avoir mené le peuple pendant les Journées de Juillet. Cavaignac rappelle la place de son père parmi les Conventionnels, sa mort en exil. Il se déclare républicain et expose le programme du Parti. " La révolution, c'est la nation toute entière, moins ceux qui l'exploitent"! Le public délire. Les jurés doivent répondre à quarante-six questions sur la culpabilité des inculpés. A chacune d'elle, parmi les hourras, les cris, les pleurs d'enthousiasme, ils répondront "non coupable". Et le soir, les maisons sont illuminées dans Paris.

- C'est que déjà, le divorce entre le pouvoir et les couches populaires est total. Les bourgeois manquent par trop de panache. Sentencieux, conformistes jusqu'à la niaiserie, incultes, vautrés dans le confort... On dirait: dans la consommation... Tout ce qui a de l'argent entre dans l'administration. Les fils satisfont l'ambition des pères. L'aristocratie est à vendre? Ils en profitent et épousent des titres dédorés et deviennent députés. Savent-ils vraiment lire, écrire? Ce qu'il faut pour tenir boutique. Mais prêts à défendre l'argent, donc l'ordre social et partant, le régime. Ils ont tout en mains, mais manquent d'imagination et ne veulent rien risquer. Plus tard on encouragera l'industrie. Pour l'instant, on thésaurise.

- Tandis que la bourgeoisie se réjouit ouvertement, le peuple regarde. Les salaires baissent, la journée de travail rallonge. Est-ce pour cela que des Parisiens ont donné leur vie en Juillet? Les femmes et les enfants de moins de huit ans travaillent en atelier, moins payés que les hommes qui chôment. Ils vivent dans des taudis, mangent peu. Pour se chauffer, ils s'entortillent ensemble pour la nuit. Et boivent le dimanche.

- Evariste est presque chômeur aussi...

- Il est presque totalement pris par la politique. Et le 9 mai 1931, lors du banquet de la Société des Amis du Peuple, pour fêter l'heureuse issue du procès des artilleurs...

...et le refus opposé par Raspail à la Croix d'Honneur! Le repas aura lieu dans les salons du restaurant "Aux Vendanges de Bourgogne", faubourg du Temple. Ils sont deux cents à table, avec Alexandre Dumas à la place d'honneur. Pécheux d'Herbinville fait des papillottes. On porte des toasts, à la révolution de 1798, à la Montagne, à Robespierre, à la République, à la Convention. On parle de provocations possibles. "A Louis-Philippe, s'il trahit!" aurait alors crié Evariste en brandissant un couteau, la lame pointée vers le bas. Une moitié de la salle n'a pas vu le couteau et s'indigne. L'autre moitié l'a vu et s'affole. Dumas sort précipitamment par la fenêtre. Le lendemain, Evariste est arrêté chez sa mère.

- Quelle provocation insensée!

- Il est très jeune, plein d'ardeur, de sincérité, de noblesse.

- Et il ne supportait pas le vin qu'il avait peut-être déjà tendance à boire inconsidérément.

- Mais l'imprudence est coupable, vous le disiez, quand elle nuit à la cause commune.

- Certes, ce ne sont jamais les timorés qui se rendent coupables de telles choses. Pensez à l'ardeur d'Evariste pour le "bien public". Vous savez la misère du peuple : vous avez parlé de la bêtise et du manque de générosité du régime. Comment voulez-vous qu'il ne fût pas révolté?

- De tels incidents ne pouvaient que durcir une police attentive, l'inciter à se débarrasser des Républicains avec désormais un beau prétexte: un régicide ne se cachait-il pas parmi eux?

- Admirez tout de même son intransigeance, son honnêteté intellectuelle.

SAYNETTE

Le président Nandin: Etait-ce de votre part la manifestation d'un sentiment qui vous fût personnel de présenter le roi des Français comme digne de recevoir un coup de poignard, ou bien était-ce dans votre esprit d'allier une sorte de provocation à une pareille action?

Evariste: Je voulais provoquer à une pareille action dans le cas où Louis-Philippe trahirait, c'est-à-dire dans le cas où il sortirait de la légalité pour resserrer les liens du peuple....

Le président Nandin: Qu'entendez-vous par là?

Evariste: La marche du gouvernement peut faire supposer, sans torturer beaucoup le sens, que Louis-Philippe pourra trahir un jour.

Le président Nandin: Vous supposez donc dans l'esprit et les intentions du roi une mauvaise foi calculée?

Evariste: Oui, Monsieur de Président.

Le président Nandin: Vous entendez bien la question qui vous est adressée, vous accusez, par votre réponse, le roi des Français d'une mauvaise foi préméditée.

Evariste: Je me suis mal expliqué en répondant simplement oui; je veux dire que tous les actes du roi, sans indiquer encore sa mauvaise foi, peuvent permettre de douter de sa bonne foi.

Raspail: Quel instinct d'autodestruction!

Le propriétaire du restaurant: Les républicains ont porté l'inconvenance jusqu'à fumer dans le grand salon, ce qui ne s'était jamais fait!

Un témoin: J'ai dit seulement qu'avec leur manie de la République, ils coupaient le cou au commerce... C'est mon opinion.

Raspail: Dans une réunion comme la nôtre, Louis-Philippe est un nom dont nous ne pouvons nous occuper, ni pour ni contre.

Le président Nandin: Mais encore?

Raspail: Il n'entrera jamais dans les principes d'un vrai républicain de porter un toast à quelques particuliers parce que les choses seules peuvent rester, tandis que les hommes changent. Je n'ai jamais entendu, ni le toast, ni l'explication.

Evariste: Hommes de la Restauration, voyez le résultat de vos oeuvres: vous aviez promis qu'il n'y aurait plus d'émeutes et il y a des émeutes!

Le président Nandin: vous vous écarterez de votre propos...

Evariste: Je finis... Vous êtes des enfants! Vous avez mis nos têtes sur le billot et vous n'avez pas eu la force de laisser tomber la hache. Nous sommes des enfants progressifs pleins de force et de courage: la corruption n'atteindra pas nos âmes républicaines...

- Raspail voulait le sauver...

- Ou sauver le mouvement...

- Evariste est un extrémiste...

- Il se rebelle contre le mensonge, le compromis.

- Après une demi-heure de délibération, les jurés ont répondu à la question qui leur été posée: non coupable. Evariste acquitté, est relâché. Le compte-rendu de l'audience est publié in-extenso dans le Journal des Débats du 16 juin 1831.

- Quelques semaines plus tard, le 11 juillet, la police arrête les chefs du parti républicain qui s'apprêtaient à fêter le 14 juillet.

- Galois n'est pas arrêté ce jour-là. Son procès lui a valu de perdre son travail. Il ne peut plus donner son cours de mathématiques chez Callot. Sans subsistance, il s'est réfugié chez sa mère, à Bourg-la-Reine, et de ce fait, échappe à la rafle.

- Mais le 11 juillet aussi, Poisson et Lacroix ont rendu leur verdict: l'Académie refuse le mémoire. Evariste ne le sait pas encore: " Nous nous réunirons le jeudi 14 juillet pour planter l'Arbre de la Liberté! Les ouvriers, les élèves des écoles, les hommes de juillet et tous les patriotes sont invités! Les Gardes Nationaux porteront l'uniforme."

- La Garde Nationale est pourtant dissoute!

- Oui. La manifestation, que nous dirions groupusculaire, est interdite aussi. Le pouvoir est bien décidé à liquider les républicains et à éviter de leur offrir ces tribunes de choix que sont les procès. Leurs rangs sont infiltrés d'espions, de provocateurs. Leurs chefs incarcérés.

- La 14 juillet, Evariste met son uniforme.

Souvenez-vous de ce que disait le vieux militant: "Quand on s'engage au début, on ne sait pas trop vers quoi on va. Puis, on se trouve vite placé devant des choix, et chacun de ces choix nous engage plus avant."

- Il ne fait que quelques pas sur le Pont Neuf, avec son camarade Duchâtelet, à la tête de quelques six cents républicains et ils sont arrêtés. Quatre gendarmes emmènent les deux jeunes gens au commissariat de la rue Dauphine. Le soir même, ils dorment à la prison de Sainte-Pélagie. Cela faisait deux mois seulement que Galois en était sorti.

- Ce 14 juillet n'a pas été trop violent: peu d'arrestations, le général Dubourg, le général Dufour, un certain Galois...

- C'est en prison que Galois fêtera ces vingt ans

- Oui, cette fois, le jeune Galois est trop connu de la police. Son arrestation ne semble pas fortuite: il semble que les gendarmes se soient jetés sur lui dès le début de la manifestation. Galois, même s'il n'a pas encore fait la preuve de son génie, est déjà un intellectuel subversif.
- Le procès sera infiniment retardé: trois mois et neuf jours : pour l'époque, c'est long. Galois est enfermé à Sainte-Pélagie, Duchâtelet à La Force. Pourquoi séparer les deux républicains? Pourquoi La Force, qui est un traitement de faveur?
- Une des hypothèses émises sur la mort de Galois veut que Duchâtelet ait été acheté à cette époque-là.
- N'est-ce qu'une hypothèse?
- Oui. Mais il est un incident troublant, à Sainte-Pélagie, peu après. Galois partageait sa cellule avec trois prisonniers. La veille de l'anniversaire des Trois Glorieuses, des coups de fusil sont tirés depuis une fenêtre de la ruelle du Puits-de-l'Hermitte, dans la cellule de Galois. Or celui-ci, cible probable du coup de feu, fut immédiatement accusé d'avoir voulu assassiner ses compagnons et mis au secret. Raspail s'en émut: "Ils veulent sa mort..." écrit-il. C'est une émeute de prisonniers, à l'occasion du premier anniversaire de Journées de Juillet, qui lui valut d'être tiré du secret.
- Evariste a toujours pensé que la balle lui était destinée.
Le 8 mai 1973, les nôtres, les prisonniers politiques en grève de la faim écrivaient: celui qui saisit politiquement son histoire, qui agit et est traité en conséquence, qui décèle dans l'inhumanité de son histoire, l'inhumanité du système, qui sent la haine et la révolte, qui agit solidairement et exige une conduite solidaire, est démolé socialement. Tout le pouvoir au peuple!. Unissons toutes les forces du peuple contre le système profit/ pouvoir/ violence/ famille/ école/ fabrique/ bureau/ taule/ asile.
- Galois passera neuf mois en prison...
- Ecoutez Raspail, Gérard de Nerval: on buvait beaucoup à Sainte-Pélagie. L'alcool y entrait à flots grâce à diverses complicités. Trois régimes séparent les prisonniers politiques: chambres particulières payantes pour ceux qui peuvent, chambres à six ou sept personnes, payantes également, dortoir de soixante pour les autres. Evariste partage sa chambre, nous l'avons vu. Elle est assez grande et possède six fenêtres. Politiques et droits communs s'y retrouvent souvent pour boire et se défier mutuellement.
Ainsi s'exprimait l'un des nôtres, un "droit commun": à quatorze ans, je flambais déjà. Je jouais au rami avec de vrais truands, je trichais, j'avais toujours un jeu de cartes sous les fesses. A la roulette, j'étais même encore que j'allongeais mon bras pour poser mon billet de cinq cents francs. A dix-huit, je tenais un véritable tripot au-dessous de chez moi. Dans ce tripot venaient des monstres, des interdits de séjours, des tueurs. Moi, je taillais 30, 40 sacs la partie. J'avais peur de tout. Des flics, des parents, des truands. Je n'avais rien choisi du tout... J'étais un désaxé, un sans patrie. La violence autour était insoutenable. Mais le plaisir aussi. Quand on piquait une voiture, avec les flics derrière, on hurlait, on riait, on tremblait, on se bourrait de coups en roulant comme des fous, il n'y avait plus que cette course, papa, maman, on était dans un autre univers... Quand on faisait un casse, dans l'appartement même, avec le danger, la peur, les flics, on se branlait, on s'éclatait! Tout peut-être récupéré dans ce que je dis aujourd'hui, tout, mais pas le discours de mon plaisir! Cela, personne ne peut le supporter! Et ce plaisir était au prix d'un meurtre social, un jeu mortel dans lequel on pouvait tous crever...
Et le "droit commun" politisé:... tant que nous n'articulerons pas notre discours sur un discours politique, nous ne faisons entendre qu'un hurlement de loup. Nous terrorisons ceux qui nous écoutent. La société a deux ennemis, le politique et le délinquant...

- Evariste a une santé fragile, il ne supporte pas l'alcool. Mais il ne reculera devant aucun défi! Ainsi, défié par des droits communs, a-t-il ingurgité une bouteille entière de cognac. Pourquoi boit-il? "Dans trois ans, il sera le savant Evariste Galois" écrit Raspail.

- Raspail avait pour Galois des sentiments mitigés, dont la rivalité n'est pas exclue.

- Evariste travaille en prison.

- Il vient de recevoir une réponse négative de l'Académie certes, mais François Arago a suggéré que le manuscrit pourrait être repris et développé.

- Galois est ulcéré. La préface qu'il écrit alors est amère, méprisante à l'égard de ses contemporains.

- Evariste a vingt ans. Il est pauvre, incarcéré, génial et incompris de ses pairs... Les institutions le repoussent. La police en fait un paria.

- Même lorsqu'il parle de mathématiques, ce qu'il écrit est politique: " Le second feuillet de cet ouvrage n'est pas encombré par les noms, prénoms, qualités, dignités et éloges de quelque prince avare dont la bourse se serait ouverte à la fumée de l'encens avec la menace de se refermer quand l'encensoir serait vide. On n'y voit pas non plus en caractères trois fois gros comme la tête, un hommage respectueux à quelque haute position dans les sciences, à un savant protecteur, chose pourtant indispensable pour quiconque a vingt ans et veut écrire. Si j'avais à adresser quelque chose aux grands du monde ou aux grands de la science (et, au temps qui court, la distinction est imperceptible entre ces deux classes de personnes) je jure que ce ne seraient point des remerciements."

- Cet enfant coupe les ponts...

"En second lieu, les deux mémoires sont courts et nullement proportionnés aux titres. En ce point, je suis complètement inexcusable. Il eût été si facile de reprendre dans ces éléments toute une théorie sous prétexte de la présenter sous une forme nécessaire à l'intelligence de l'ouvrage, ou bien mieux, sans plus de façon entrelarder toute une branche de science de deux ou trois théorèmes nouveaux sans désigner lesquels! Il eût été si facile de substituer successivement toutes les lettres de l'alphabet dans chaque équation, en les numérotant par ordre pour pouvoir reconnaître à quelle combinaison de lettres appartiennent les équations subséquentes, ce qui multiplie indéfiniment le nombre des équations si l'on réfléchit qu'après l'alphabet latin, il y a encore l'alphabet grec, que, celui-ci épuisé, il reste les caractères allemands, que rien n'empêche de se servir des lettres syriaques et, au besoin, des lettres chinoises! Il eût été facile de transformer dix fois chaque phrase en ayant soin de faire précéder chaque transformation du mot solennel théorème; ou bien encore d'arriver par notre analyse à dix résultats connus depuis le bon Euclide; ou enfin de faire précéder et suivre chaque proposition d'un cortège redoutable d'exemples particuliers..."

- Si ce n'était si amère, ce serait un excellent numéro comique.

- Evariste est aussi capable d'autocritique. " La thèse générale que j'avance ne pourra être bien comprise que quand on lira attentivement mon ouvrage qui en est l'application, non point que le point théorique ait précédé l'application. Mais je me suis demandé, mon livre terminé, ce qui le rendait si étrange à la plupart des lecteurs et rentrant en moi-même, j'ai cru observer cette tendance de mon esprit à éviter les calculs dans les sujets que je traitais, et qui plus est, j'ai reconnu une difficulté insurmontable à qui voudrait les effectuer généralement dans les matières que j'ai traitées."

- Un parfait théoricien...
- Mais la société s'apprête déjà à broyer cet être. Evariste est depuis trois mois à Sainte-Pélagie pour avoir endossé l'uniforme de la Garde Nationale. Il a peut-être échappé à un attentat. Et c'est son procès, avec Duchâtelet. On veut le plier.
- Cette fois, le procès ne sera pas public: pas de jurés, pas de défense! Un juge décidera de la peine.
- La sentence: neuf mois pour Galois, trois mois pour Duchâtelet qui sort donc, libre.
- Tous deux portaient l'uniforme interdit. Tous deux étaient armés de pistolet. Galois portait en outre un poignard, ou un couteau. Et il était récidiviste...
- Il fait appel...
- Deux mois plus tard. Le procureur demande alors un supplément de peine.

SAYNETTE

Le Président: Qu'alliez-vous faire ainsi armés?

Evariste: Nous allons planter l'Arbre de la Liberté. Nous nous sommes armés par crainte des agressions. Nous considérons que cet uniforme est toujours le nôtre.

Chauvin, peintre et artilleur: Depuis la dissolution de la Garde, le 1er janvier 1831, les ex-membres de ce corps tiennent pour leur droit de continuer de porter l'uniforme.

Bixio, étudiant en médecine: Les artilleurs ont toujours considéré illégale la dissolution de la Garde.

Les défenseurs Moulin et Ledru: Les deux jeunes gens se réclament de l'habitude qui permet aux soldats de porter l'uniforme pendant un certain temps après leur congé.

Tous: L'accusation semble ne pas tenir compte de la jeunesse et de la bonne foi de l'accusé et du fait qu'il avait déjà passé près de cinq mois en prison.

Le Président: Considérant l'abus d'uniforme, le port d'armes et les poignards, la condamnation est maintenue!

Evariste: Qu'en est-il de la liberté?

N'est-il pas malade?

- Sa soeur intervint pour que le traitement qui lui est réservé à Sainte-Pélagie s'adoucisse.
- Un médecin l'examine et il est décidé que le jeune Galois terminera son temps de prison dans la pension-clinique-prison de la rue de l'Oursine, maison tenue par Monsieur Fautrier.
- Il y est conduit le 16 mars. Antoine Farrère partage sa nouvelle chambre.

- Qui est cet Antoine?
- Un élégant, en prison pour dettes. Il n'est pas antipathique à Galois.
- Un romantique?
- Peut-être. Pas un républicain, en tous cas. Le jeu, les femmes. Il en reçoit à la pension.
- Une femme. Celle qu'aimera Evariste, celle dont il inscrira les initiales entrelacées aux siennes en marge de ces derniers textes de mathématiques. La première.
- Elle est républicaine, dit-elle. L'histoire d'amour durera un mois, " un mois durant lequel j'ai épuisé la plus belle source de bonheur qui soit dans l'homme..."
- Est-elle payée par la police, comme on a dit?
" Je meurs victime d'une infâme coquette. C'est dans un misérable cancan que s'éteint ma vie..."
- On ne le saura jamais. Le fait est que c'est à cause d'elle que meurt Evariste. Le prétexte du duel serait qu'en l'aimant, Evariste aurait offensé gravement son amant, un républicain ami de Galois.
- Qui est cet ami, que Galois ne nomme pas?
- Certains, Dumas par exemple, diront qu'il s'agit de Pécheux d'Herbinville. D'autres parleront de Duchâtelet: un journal de Lyon avait donné les initiales du vainqueur: C.D.
- ... de l'assassin. Car enfin, pourquoi avoir abandonné le blessé, le mourant, sur le terrain? Les témoins de l'une et l'autre partie n'auraient-ils pas dû s'occuper de lui?
- Galois avait-il des témoins? Il n'avait prévenu personne, sinon par lettres expédiées le jour suivant.
- Le duel d'honneur fut un piège abondamment utilisé encore à cette époque.
- Galois dit avoir tout fait pour convaincre ses adversaires de sa bonne foi sans y parvenir. Il dit leur avoir promis le secret!
- Il aurait refermé le piège sur lui.
- Le secret fut terriblement bien gardé. Il l'est encore.
- Et le 31 mai 1832, à l'aube...
- Que fit la police après la mort?
- Dans les Mémoires de Gisquet, préfet de police cette année-là, on trouve mention du fait que Galois était très surveillé, en tant que "républicain influant".
- Des gens se réunirent le 1er juin dans un appartement de la rue Saint-André-des-Arts pour organiser une manifestation autour de ses funérailles. La police fait irruption dans la salle et arrêtera trente républicains.

Il y avait des réunions qui rassemblaient ceux qui l'avaient connu, qui pouvaient s'autoriser du titre d'amis, qui pensaient souffrir de la même souffrance, même s'il n'y paraissait pas. Les réunions avaient lieu à intervalles très réguliers par exemple, tous les quinze jours, et dans des chambres aux grandes fenêtres dont les voilages étaient parfois agités par le vent. Ces réunions étaient invariablement commencées bien avant qu'on y entra. On y parlait de lui. On s'y racontait de menus détails et les interventions étaient entrecoupées de silences durant lesquels chacun tentait de trouver un sens, une fonction, aux événements dont le récit venait d'être fait. La plupart ne se connaissaient pas et tous s'étonnaient toujours de la présence ou de l'absence de tel ou tel. Ils s'étonnaient aussi du manque de liens évidents entre eux.

Il y avait des questions à poser, de longues questions semblables à des discours qui commenceraient invariablement par "moi..." et livreraient le demandeur tout entier, comme il se doit. Il fallait aussi repérer dans cette assemblée la personne qui put entendre ces questions et éventuellement y répondre. Mais les visages entrevus étaient tous ou trop gros ou trop maigres, bouffis de larmes rentrées, le nez exagérément pincé, les longs cheveux cachant les yeux, les bouches tordues bizarrement sans nécessité apparente. Ils parlaient mais n'écoutaient jamais justement, et semblaient connaître d'avance ce que l'autre s'appropriait à dire. D'autres, peu nombreux, semaient délibérément la confusion en donnant de faux détails, racontant de fausses anecdotes mais qui auraient pu être vraies tout aussi bien. D'autres introduisaient le doute quant aux réflexions les plus simples, les plus justes, et suggéraient immédiatement le contraire, qui pouvait être tout aussi vrai en plus de vraisemblable, et s'appuyaient dans leurs dires sur l'opinion de personnes connues. Certains racontaient de longues histoires pleines d'intérêt dont ils omettaient toujours le détail essentiel, celui qui aurait servi d'indice ou qui, rapproché d'un autre détail déjà entendu, aurait pu fournir un commencement de théorie. D'autres encore prétendaient, avec superbe, que celui qui voit trop l'arbre perd de vue la forêt, tandis que se taisaient avec humilité tous ceux pour qui l'arbre importait par-dessus tout. D'autres passaient dialectiquement et avec brio de l'un à l'autre, afin de tirer de l'événement une leçon utile, une connaissance pratique, voire une nouvelle raison de se révolter. Comme le propos de ces réunions était de raconter clairement et tout à fait objectivement ce que chacun savait, de dépeindre les faits, les événements dont chacun avait pu être le témoin direct en évitant soigneusement, par exemple, tout récit de seconde main, on ne pouvait empêcher que certains participants, parfaitement au courant des règles, ne content finalement que ce qu'ils auraient aimé qu'il se soit passé ou ne détournent la vérité afin de la faire cadrer dans un schéma pré-établi. Et cela dans les meilleures intentions du monde, le plus souvent au nom d'une vérité supérieure, d'une idée motrice, ou du bien du plus grand nombre.

D'autres encore intervenaient dans le discours pour apporter des bribes de cohérence, pour opérer une toute première sélection des informations reçues, commencer un début de classification. Pourtant, tout se passait comme si la tâche s'en compliquait d'autant, la première sélection étant visiblement entachée de quelque défaut, car, du foisonnement des faits, n'étaient retenus justement que les détails peu significatifs, ou alors les plus frappants, ceux-là même qui ne manquaient pas de provoquer des émotions incontrôlables, et faisaient qu'il faille souvent se séparer brusquement, dissoudre la réunion jusqu'à la fois prochaine. Il arrivait, rarement il est vrai, qu'à la faveur de données nouvelles, l'un des interlocuteurs changeât d'avis vers la fin d'une réunion enfumée. Mais la plupart semblaient perdre peu à peu et au fil des jours le pourquoi de ce rassemblement, l'origine de cette quête, l'émotion, le bouleversement initial et la peur aussi, qui avaient mus la recherche sur les causes ou, si l'on veut, les raisons, de la disparition brutale, disons de la mort de notre ami, que certains, par brouillages successifs, comparaient à une autre mort, celle d'un autre mathématicien, si jeune et si génial et que son époque avait aussi torturé. De ces morts que

la société suicide très bien, très parfaitement sans que cela ne soit jamais reconnu comme tel, dans des époques de haute trahison, quand la lutte n'a plus de sens, le combat n'est plus clair, et que les philosophes doutent de l'espoir.

Mais dans les réunions, on ne parlait plus désormais que de statuts, de comité représentatif élu très démocratiquement à mains levées ou à bulletins secrets, là était la question, ainsi que d'une véritable charte des libertés.

- Y eut-il une manifestation de rue?

- Non, car le même jour mourrait le Général Lamarque et c'est à ces funérailles que le peuple de Paris fut convié. Trois jours plus tard, c'était à nouveau l'insurrection, le massacre du cloître Saint-Merry.

- Les journaux?

- Les journaux censurèrent probablement la nouvelle des obsèques qui eurent lieu le samedi 2 juin 1832, "Evariste Galois, artilleur de la Garde Nationale et membre de la Société des Amis du Peuple, accompagné d'une députation des Amis du Peuple, des élèves des écoles de droit et de médecine, un détachement de l'artillerie parisienne et de nombreux amis. Arrivé aux boulevards extérieurs, le corps a été enlevé du char funéraire et porté à bras jusqu'au cimetière de Montparnasse. Les citoyens Pagniol et Charles Pinel ont vivement exprimé sur la tombe de Galois les regrets de ses nombreux amis."

- Au 54 de la Grande Rue de Bourg-la-Reine, le 13 juin 1909, une plaque a été posée: illustre mathématicien mort à vingt ans...

- ... pour la République?

- On ne peut forcer les faits. Nous ne savons pas s'il s'agit vraiment d'un complot. Le hasard peut-être... la malchance.